France
ILLUSTRATION
N° 85 — 17 MAI 1947 — 40 FRANCS

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

« MONSIEUR CHURCHILL, LA FRANCE VOUS REMERCIE »

Le 10 mai, dans la cour des Invalides, M. Paul Ramadier, lui-même médaillé militaire alors qu'il était sergent durant la première guerre mondiale, a remis, à ce titre, la plus haute distinction française ainsi que la Croix de guerre à « l'un des artisans de la libération de la France », M. Winston Churchill. Notre photographie montre le chef du gouvernement français prêt à donner l'accolade à l'ex-premier britannique, qui avait revêtu pour la circonstance l'uniforme du régiment de hussards dont il est colonel honoraire.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

FRIGO PLANCHE
QUALITÉ 47
FABRICATION IRRÉPROCHABLE

Fruit de 15 ans d'expérience
SIMPLICITÉ - SÉCURITÉ
200 LITRES DE CAPACITÉ
Hauteur : 1 m. 50
Largeur : 0 m. 70
Profondeur : 0 m. 70
Émaillé blanc, filets or,
Éclairage intérieur.
UN SEUL MODÈLE - UNE SEULE QUALITÉ - UN SEUL PRIX
FONCTIONNEMENT IMPECCABLE - SILENCIEUX
SANS TRÉPIDATION NI DÉFAILLANCE
- PRATIQUEMENT AUCUN ENTRETIEN -
R. PLANCHE & Cie
VILLEFRANCHE-sur-SAONE (Rhône)

Depuis 1919
LA DOCUMENTATION UNIQUE
20, RUE DE MAUBEUGE, PARIS (9e) - TÉL. : TRU + 92-80 (10 lignes)
est le seul centre de documentation Administrative, Fiscale, Juridique, Sociale et Commerciale capable de créer chez vous votre service de documentation personnel et pratique

France
ILLUSTRATION

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 85 • 17 MAI 1947

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

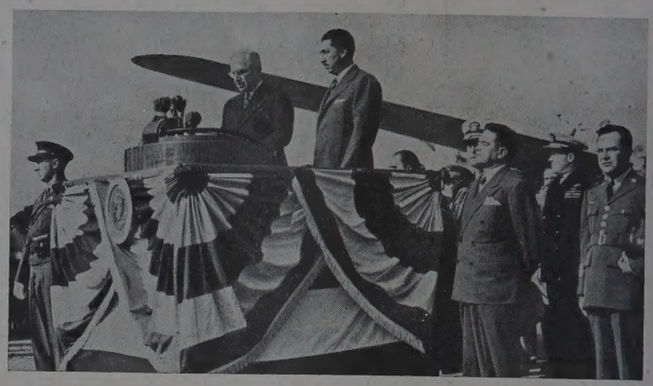
Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

M. VINCENT AURIOL ASSISTE AUX FÊTES DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS

L'anniversaire de la victoire et la fête nationale de Jeanne d'Arc ont été célébrés les 8 et 10 mai avec le cérémonial traditionnel. Le président de la République s'est rendu le 8 mai à Orléans. Après avoir assisté à un service religieux à la cathédrale, il a parcouru à pied les rues de la ville, acclamé par la population, et dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion il a fait appel à l'union de tous les Français.

UNE SEMAINE DU MONDE

Prague. *— Une fête de la Légion étrangère a lieu chaque année à Prague, où vivent beaucoup d'anciens légionnaires. Une gerbe est déposée sur le cénotaphe du Soldat inconnu par le général Flipo, attaché militaire.*



Washington. *— M. Miguel Alaman, président des Etats-Unis du Mexique, est accueilli à Washington par le président Truman. C'est la première fois qu'un président mexicain se rend officiellement aux Etats-Unis.*

Paris. *— Le général de Jussieu remet à M. Zivès, préfet de Police par intérim, la Croix du mérite franco-britannique.*

Paris. *— Un banquet a été offert à M. Monnerville pour fêter son élection à la présidence du Conseil de la République.*

Paris. *— A la Sorbonne l'amiral Lacaze, président de la Société de sauvetage, remet des décorations aux sauveteurs de la mer.*

Toulouse. *— Le célèbre écrivain anglais Somerset Maugham reçoit du recteur Dottui les insignes de docteur* honoris causa.

Namur. *— Le troisième congrès wallon qui s'est tenu à Namur a voté, à la quasi-unanimité, un ordre du jour félicitant les parlementaires wallons de « leur tentative légale pour assurer l'autonomie wallonne dans le cadre de la Belgique » et soulignant que le rejet éventuel du fédéralisme serait regardé comme un défi à la population de la Wallonnie.*

Bilbao. *— Vingt-cinq mille ouvriers métallurgistes et sept mille travailleurs du bâtiment se sont mis en grève à Bilbao. Le préfet a fait appel à la troupe pour maintenir l'ordre et de nombreuses arrestations ont été opérées.*

Washington. *— Les dirigeants des deux grandes organisations syndicales américaines C. I. O. et A. F. L. ont tenu une conférence en vue de réaliser une fusion. N'ayant pu atteindre cet objectif, ils ont toutefois exprimé dans une déclaration commune leur résolution d'établir aux Etats-Unis un mouvement ouvrier puissant et uni.*

Batavia. *— Le gouvernement néerlandais a reconnu le Bornéo occidental comme un territoire autonome, s'administrant lui-même au sein des Etats-Unis d'Indonésie.*

Tchoung-King. *— Dans la province du Chansi la situation militaire évolue à l'avantage des forces communistes, qui ont réussi à s'emparer de la plupart des passages sur le fleuve Jaune, empêchant ainsi l'arrivée des renforts gouvernementaux sur ce théâtre d'opérations.*

Tokio. *— La nouvelle Constitution japonaise est entrée en vigueur le 3 mai. A cette occasion une cérémonie a eu lieu devant le palais impérial en présence de l'empereur et devant cinq mille à six mille personnes.*

Venise. *— Le maréchal Kesselring, ancien commandant supérieur des forces allemandes en Italie, reconnu coupable de crimes de guerre contre le peuple italien, a été condamné à mort par le tribunal britannique de Venise.*

Paris. *— La traditionnelle bénédiction des automobiles et des moyens de transport les plus variés a été donnée comme chaque année, à l'église Saint-Christophe de Javel, par M^gr^ Leclerc, vicaire général de Paris.*

REMANIEMENT MINISTÉRIEL

Aux journalistes américains qui lui demandaient l'impression dominante qu'il rapportait de son voyage en Europe, M. Henry Wallace a répondu : « Nous sommes en train d'assister à la naissance de l'unité mondiale. »

L'observateur politique français qui a suivi la récente crise, le remaniement du cabinet Ramadier et les premiers pas du gouvernement « replâtré » n'ose pas encore parler d'unité mondiale. Mais il est sûr que les événements qui se déroulent sous ses yeux se rattachent, par leurs causes et leurs conséquences, à un théâtre beaucoup plus vaste que le modeste quadrilatère parisien qui, de l'Elysée au Luxembourg, en passant par le Palais-Bourbon et le quartier des ministères, constitue la scène politique française.

Quoi qu'en disent les polémistes qui, de part et d'autre, voient dans le comportement de leurs adversaires la « main de l'étranger », la conviction reste que la France garde cette indépendance sauvage que M. Ramadier a affirmée hautement. Mais comment des politiques soucieux de leurs responsabilités pourraient-ils fixer leur route sans soupeser le poids des interdépendances économiques et diplomatiques ?

Si les communistes ont rendu inévitable leur rentrée dans l'opposition, s'ils ont accepté d'être « démissionnés », c'est assurément parce qu'ils considèrent que leurs idées doivent, à l'échelle mondiale, passer à la défensive. Et les informations rapportées de Moscou par M. Georges Bidault ont très largement inspiré les conseils du président de la République et la décision de M. Ramadier.

Une interprétation — que l'on n'ose pas dire autoritaire — de la Constitution avait permis, le dimanche 4 mai, de relever de leurs fonctions les ministres communistes. Mais, par décision du Comité directeur socialiste, le remplacement de M. Thorez et de ses amis restait suspendu à la réunion du Conseil national S. F. I. O. Ainsi, pendant quarante-huit heures, l'exécution du mandat donné à M. Ramadier par l'Assemblée nationale a dépendu de militants d'un parti qui, disait *le Populaire*, allait décider « en toute souveraineté ».

Fort heureusement ces militants n'ont pas fait de cette souveraineté inattendue un usage allant à l'encontre de la seule souveraineté que reconnaissent la Constitution et la doctrine républicaine. M. Ramadier a obtenu la confiance de ses amis. Il a su trouver les arguments de circonstance pour des militants prompts à voir des périls réels ou imaginaires menaçant le régime. Surtout M. Léon Blum, et, avec lui, M. Philip ont fait jouer ces considérations internationales dont on parlait tant depuis le début de cette crise.

Et ce sont encore ces mêmes considérations qui ont aidé le Rassemblement des gauches à garder ses représentants dans un cabinet délesté des communistes, mais prêt à serrer encore le « corset de fer » que le dirigisme applique à l'économie française.

Ainsi, mandaté deux fois au lieu d'une, M. Ramadier a complété son gouvernement. Il n'en a pas modifié sensiblement la structure politique et administrative. Il a gardé ses ministres d'Etat et sa formule de Conseil restreint. Il n'a pas fait appel à des sous-secrétaires d'Etat. Deux portefeuilles ont été confiés à chacun des deux principaux partis restés au pouvoir : le Travail à M. Daniel Mayer, ancien secrétaire général du parti socialiste, et les Postes à M. Eugène Thomas, qui représente dans la S. F. I. O. la très puissante Fédération du Nord ; la Santé publique au républicain populaire M. Robert Prigent ; la Reconstruction à M. Jean Letourneau, également du M. R. P. Le portefeuille de la Défense nationale a été supprimé, mais les services communs des trois ministères d'armées ont été remis à un secrétaire d'Etat, M. Paul Béchard, député socialiste, qui secondera le président du Conseil dans sa tâche constitutionnelle de coordinateur des affaires militaires. A M. P.-H. Teitgen sont confiées les attributions de M. Maurice Thorez, en particulier pour ce qui concerne la fonction publique.

M. Maurice Thorez, suivi de MM. Tillon et Croizat, quitte l'Elysée. Ils viennent de prendre congé du président de la République après le décret remplaçant les ministres communistes qui, comme députés, ne se sont pas associés au vote de confiance devant l'Assemblée nationale. M. Marrane (en bas, à droite), conseiller de la République, n'a pas été remplacé, mais il devait envoyer sa lettre de démission le lendemain.

Cette crise s'est accompagnée, de la part de MM. Thorez et Duclos, d'assurances solennelles : en passant dans l'opposition, ont-ils dit, le parti communiste reste un parti de gouvernement ; il se gardera de compliquer la tâche de M. Ramadier et ne renoncera pas à sa politique d'accroissement de la production.

On verra à l'usage ce que valent ces promesses. A supposer qu'elles soient honorées elles ne suffisent pas cependant à dégager la route de M. Ramadier.

Du point de vue politique, la pression communiste pèsera sur l'attitude socialiste. Toute une fraction du parti reste décidée à regagner la classe ouvrière. Comment le faire sans soutenir des revendications incompatibles avec la politique de blocage des salaires ? Il est à noter aussi que M. Ramadier a pris date devant ses amis pour le 1er juillet, mettant ainsi sur ses pas une échéance redoutable.

Le Rassemblement des gauches n'a adhéré qu'avec réticence à la politique économique de M. Philip. Le retour à la liberté commerciale et la défense de l'Union française sont ses maîtres-mots qui ne manqueront pas de lui fournir des sujets de querelles. Le premier — qu'il a voulu très discret — a été le cas de M. de Coppet, dont on a fait le procès à la tribune du Palais-Bourbon à propos des incidents de Madagascar.

Mais les difficultés politiques, leur acuité et leurs résonances sont elles-mêmes fonction de l'opinion publique. Et celle-ci attend tout gouvernement quel qu'il soit sur ses propres sujets de préoccupation : le ravitaillement, les prix et les salaires.

Le ravitaillement, au moment où légumes et fruits apparaissent, tient en deux termes : viande et blé.

Les bovins continuant à fuir le marché, le ministre de l'Economie nationale a reconsidéré ses taxes une fois de plus. Par malheur ces rajustements sont toujours dans le sens de la hausse : encore arrivent-ils trop tard et sont-ils jugés insuffisants par les producteurs. Et la viande continue à circuler sur le seul marché parallèle.

Le problème du blé est plus qu'irritant : les Français, quand ils sont privés de pain, sortent de leurs gonds. Or, il semble que les boulangeries parisiennes n'aient été approvisionnées qu'au détriment des petites villes de province et des agglomérations rurales. Le mécontentement s'est dilué et non pas apaisé : ici et là, la dignité de certains préfets a eu à souffrir de la colère des administrés.

Cette question du blé suffirait à montrer que, si l'économie française anémiée peut s'accommoder d'un « corset de fer », encore faut-il que cette gaine rigide soit bien ajustée. Le producteur ne peut ignorer longtemps qu'avec 5 à 6 kilos de blé il obtient 1 kilo de viande de

Au Conseil national du parti socialiste, M. L. Blum discute avec M. Biondi. A sa droite, on reconnaît M. Naegelen, ministre de l'Education nationale. Derrière M. Biondi, en partie caché, M. D. Mayer.

Conseil de cabinet : derrière les présidents Ramadier et Gouin, on voit, de gauche à droite, MM. P.-H. Teitgen, Jules Moch et Yvon Delbos, qui ont remplacé temporairement les ministres communistes.

Les nouveaux ministres : MM. Jean Letourneau (Commerce, Reconstruction et Urbanisme), Eugène Thomas (P. T. T.), Robert Prigent (Santé publique) et Paul Béchard (secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, chargé de la coordination de la Défense nationale). M. Daniel Mayer (Travail) ne figure pas sur cette photographie.

porc. En laissant le porc se vendre quinze fois plus cher que le blé, on encourage officiellement le cultivateur à disposer de ses céréales pour son cheptel porcin ou pour les volailles, dont l'élevage est aussi fructueux.

Même en corrigeant cette anomalie, il est acquis aujourd'hui que la soudure ne sera pas faite sans appel à l'étranger. La certitude d'une récolte mauvaise pour juillet et août prochains rend ces appels nécessaires pour un an au moins. Ainsi faut-il encore et toujours se placer à l'échelle internationale.

Autre difficulté majeure, le problème des salaires échappe en apparence à l'optique du jour. Ce problème a surgi de nouveau à propos de la grève des usines Renault. Il a nourri la controverse Ramadier-Thorez au cours de la crise. Il a fait ensuite l'objet du dialogue entre le président du Conseil et la C. G. T.

Le débat est resté un temps sur le plan de la polémique. Autant dire que les deux parties ne parlaient pas le même langage. D'un côté, on insistait sur la défense de la monnaie ; de l'autre, on faisait le procès d'un dirigisme incapable d'assurer une juste répartition et de rendre effective la baisse.

Le Français moyen sait d'expérience que les prix, démiurges malicieux, échappent aux contrôleurs et aux règlements. La baisse du 1er janvier et encore moins celle du 1er mars n'ont pas été sensibles dans tous les secteurs. Mais elles avaient arraché le public à cette hantise de la hausse qui l'amenait à précipiter lui-même la ruine de la monnaie.

Ces vérités d'évidence ont réapparu dès que les conversations entre le gouvernement et les syndicats sont entrées dans une phase constructive. De part et d'autre on a admis le principe du minimum vital et M. Ramadier s'est efforcé de rejoindre les chiffres avancés deux mois plus tôt par la C. G. T. Les représentants ouvriers écartaient toute augmentation générale des salaires, tandis que le président du Conseil était prêt à chercher une formule de prime à la production qui ne fût pas un artifice pour tourner la politique de « blocage ».

C'était la sagesse. Une production plus abondante, une productivité meilleure permettent des plus bas prix ou des salaires plus hauts. Mais l'une et l'autre impliquent d'autres conditions que la bonne volonté. Productivité meilleure dit outillage rénové. Production plus abondante signifie plus de matières premières et plus de charbon. Or, pour les machines-outils et pour beaucoup de matières premières la France est tributaire de l'étranger. Les possibilités nationales sont limitées et, là encore, la France est amenée à tourner ses regards vers l'extérieur.

Quant au charbon, il est, à lui seul, un problème mondial. Dans ce domaine, la France a tendu au maximum son effort. Les mineurs ont soutenu une bataille qui lui a permis de dépasser la production d'avant guerre. Et ce n'est pas un mince mérite, car nos gisements sont pauvres.

Or, aujourd'hui la courbe de la production charbonnière a cessé de monter. Elle a commencé de fléchir en avril. Il y a toutes chances pour qu'elle se tasse encore dans les dix-huit mois qui viennent. Car, dans cette période, nous verrons nos mines abandonnées par 50.000 prisonniers allemands et 6.500 Polonais que leur gouvernement réclame, soit 25 % des effectifs de fonds. Les départs ont commencé et les vides ne pourront être comblés au rythme où ils vont se produire.

C'est là une des principales préoccupations du gouvernement. On comprend dès lors l'insistance de M. Bidault à réclamer le charbon de la Sarre et celui de la Ruhr, les démarches de notre ambassadeur à Washington pour obtenir ponctuellement des Etats-Unis les millions de tonnes mensuelles promises par le général Marshall.

Les vicissitudes de la politique ont pu donner l'impression que, depuis la fin de la guerre et au moins jusqu'au 1er mai, le malaise français allait en empirant ; en fait, la situation économique suivait la courbe de la production charbonnière. L'activité industrielle progressait constamment. La production agricole suivait avec un retard sensible dû aux aléas des saisons et à l'invraisemblable désordre où elle est entrée depuis la guerre — mais elle suivait malgré tout. Des hommes aussi divers par le tempérament que MM. Blum, Ramadier, Pléven, se demandent aujourd'hui si, comme pour le charbon, la courbe ne va pas se retourner et cesser d'être ascendante.

Pour s'attacher au jugement de M. Léon Blum, il faut souligner que l'ancien président du Conseil n'a pas caché à ses récents interlocuteurs — pas plus à M. Wallace qu'à M. Bullitt — que la France ne pouvait trouver elle-même la solution des problèmes qui se posent à l'échelle mondiale.

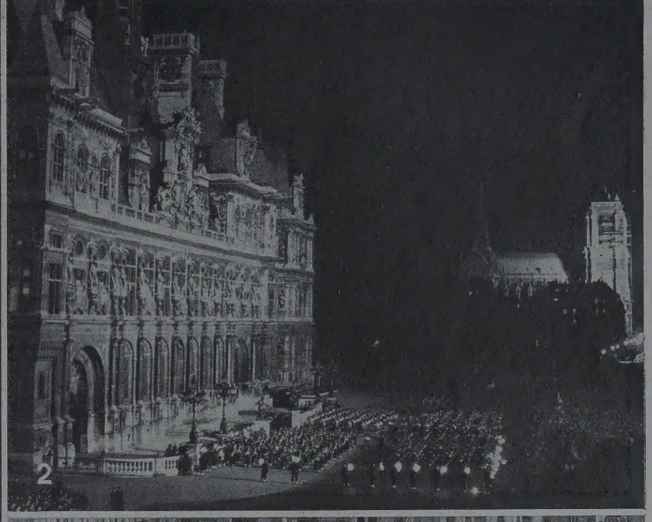
En quittant le département d'Etat, après une récente visite, M. Henri Bonnet a assuré qu'il n'avait obtenu qu'une demi-satisfaction : et notre ambassadeur n'avait pourtant débattu ce jour-là que des demandes anciennes et modestes.

On semble, en fait, assez loin de vastes accords qui bouleverseraient les données du problème français, mais l'idée est dans l'air. L'Amérique suréquipée devra, tôt ou tard, orienter son économie vers l'extérieur et créer des courants commerciaux avec des pays plus solvables que la Chine, qui lui a coûté déjà 3 milliards de dollars. De son côté, le gouvernement français souhaite saisir cette possibilité. Sa réserve et sa discrétion ne relèvent pas seulement des traditions diplomatiques. Il a le légitime souci d'éviter que l'aide américaine à un pays qui se veut indépendant ne soit pas teintée d'une hostilité envers la Russie, qui le colorerait lui-même à son corps défendant. D'autant que les propos de M. Duclos à un journaliste d'outre-Atlantique révèlent chez les communistes la volonté de ne pas entraver des négociations délicates.

Photographies *France-Illustration*.

Roger A. Priouret.

TROIS JOURNÉES NATIONALES



Dans le cadre des fêtes de la victoire, le 9 mai, la flamme était ranimée par un grand mutilé de la guerre d'Indochine, dont la main était guidée par le général Pfister (1). Le 10 mai, à la fin de la journée, trois retraites aux flambeaux, parties de trois points de Paris, arrivaient devant l'Hôtel de Ville (2). Le 11 mai, M. Vincent Auriol, après avoir, selon le rite traditionnel, honoré Jeanne d'Arc (3) assistait avec M. Winston Churchill, M. Paul Ramadier et les membres du gouvernement (4) à un grand défilé militaire place de la Nation (5). Photographies *France-Illustration*.

Ci-dessus : *assis de gauche à droite, le capitaine Collins et le major Rigg, qui viennent d'être relâchés, traversent la rivière Soungari ;* ci-contre : *le premier cigare après cinquante-cinq jours de privations ;* ci-dessous : *le major Rigg entre sa femme et sa fille, à Pékin, après sa libération.*

PRISONNIERS DES COMMUNISTES CHINOIS

Le major Robert W. Rigg et le capitaine John W. Collins, adjoints à l'attaché militaire des Etats-Unis en Chine, et qui avaient été faits prisonniers par les communistes chinois, ont fini par être relâchés, après une détention de cinquante-cinq jours. Les deux officiers américains auraient été capturés « au cours d'une reconnaissance dans la zone des positions militaires de l'armée démocratique chinoise » opérant en Mandchourie, dans la région de Changchun, contre les forces gouvernementales du Kuomintang. Une mission composée de deux officiers supérieurs et du consul général des Etats-Unis, ainsi que d'un colonel chinois détaché par le commandement de la région du Nord-Est, a ramené à Pékin ces observateurs auxquels leur rôle ingrat avait valu près de deux mois d'une existence inconfortable. Phot. A. P.

A TRAVERS LES QUATRE ZONES D'OCCUPATION (*)

DERRIÈRE LE « RIDEAU DE FER »

par notre envoyé spécial FERNAND FIZAINE

BIEN qu'il manque un million de Berlinois d'avant guerre, dont on ne sait pas exactement combien sont restés sous les décombres, il y a encore, accrochés à leurs ruines, plus de 3 millions d'habitants.

Ces survivants d'un des plus grands drames des temps modernes sont animés d'une fringale de vivre, d'une soif de jouissance, qui, faute d'exutoires impossibles, tourne à la hantise. Si Berlin n'est plus la capitale d'un empire, c'est certainement la capitale du vice. Un vice sale et fangeux qui s'étale partout avec un cynisme, une complaisance incroyables.

Le feu n'a pas purgé ce Sodome ou ce Gomorrhe. Il a au contraire chauffé à blanc ses passions, porté à l'ébullition ses plus honteuses turpitudes.

Si les boîtes de nuit n'ont plus l'ancien luxe tapageur et douteux du Berlin d'autrefois, il s'y est introduit un piment nouveau, piment assez pervers tenant à la proximité des champs de ruines qu'il faut traverser avant de s'engouffrer dans l'un quelconque de ces sous-sols aménagés en lieux de plaisir. Cela donne une impression pénible de saturnale dans un ossuaire.

L'*Unterwelt* berlinoise grouille d'une faune inquiétante qui se nourrit de tous les trafics, de tous les marchés, de toutes les combinaisons. Et de pire encore !

On y rencontre des hommes que la justice de leur pays a promis au suprême châtiment. Tous ceux qui ont coupé les ponts qui les reliaient à la vie normale et qui ont sauté à pieds joints dans une nouvelle et honteuse clandestinité. Anciens de la L. V. F. ou des Waffen SS, kapos en rupture de camps de concentration, oustachis et tchetniks croates, Russes blancs de Vlassof, fascistes mussoliniens et autres épaves de la collaboration. Ayant changé d'identité avec la plus dérisoire facilité, car il ne manque pas en Allemagne de papiers authentiques trouvés sur des victimes de bombardements aériens, ils échappent à tous les coups de filet de la police.

Politiquement, Berlin est une caisse de résonance extraordinaire. Cette enclave quadripartite au cœur de la zone russe retentit trop souvent des démêlés interalliés. Ici, la cohabitation forcée au sein du Conseil de contrôle donne lieu périodiquement à quelques scènes de ménage sous l'œil goguenard des Allemands. Les désaccords y sont amplifiés, exploités, portés sur le forum. L'atmosphère de cette ville malsaine envenime à plaisir les moindres querelles.

A la veille de la Conférence de Moscou, une violente controverse mettait publiquement aux prises le maréchal Sokolowski, le maréchal de l'Air britannique sir Sholto Douglas et le général américain Lucius D. Clay. Le point de départ de cette controverse avait été la publication par l'agence Tass d'une déclaration faite au Conseil de contrôle par le maréchal soviétique et contenant d'acerbes critiques contre l'administration militaire des zones anglaise et américaine. Elle s'élevait notamment contre la fusion de ces deux zones, lui prêtant un caractère politique contraire aux stipulations de l'accord de Potsdam. Comme on était dans le mois de la présidence française (on sait que chacun des Quatre préside à tour de rôle le conseil allié), le général Kœnig, dont la souriante bonhomie doit parfois s'employer à calmer les ardeurs belliqueuses, se vit contraint de rappeler à ses collègues que les questions débattues à Berlin ne peuvent faire l'objet d'un communiqué à la presse tant que la discussion n'en a pas été épuisée. Cette mesure renferme une profonde sagesse. Car il arrive aussi, lorsqu'une décision a été prise par les Alliés en faveur de la population allemande, que l'un des Quatre (toujours le même d'ailleurs) devance le communiqué officiel pour tenter de s'en attribuer seul le mérite. C'est par de telles mœurs électorales qu'on cherche à flatter les Allemands en vue de s'assurer leur bienveillante approbation.

Cela va bien plus loin encore ! Par le canal des chefs de partis qu'elles patronnent, par les organes de presse relevant de leur obédience, les deux grandes tendances antagonistes alliées — entre lesquelles nous nous efforçons de garder une neutralité vigilante — se livrent à une petite guerre de coups d'épingles. De ce fait, les Allemands, ces réprouvés d'hier, se trouvent déjà associés à l'un ou l'autre des deux « blocs », car c'est bien ainsi qu'ils l'entendent.

La presse berlinoise, dont on a pu écrire qu'elle est un compromis entre l'ancienne *Frankfurter Zeitung* et le *Voelkischer Beobachter*, c'est-à-dire un mélange d'impérialisme affairiste et de nazisme virulent, en est arrivée à une insolence invraisemblable. Un confrère hollandais m'a cité avec indignation des articles critiquant sur un ton inadmissible la politique de son pays en Indonésie. J'ai retrouvé, en feuilletant les collections berlinoises, des articles concernant l'Indochine, qui sont sensiblement de la même encre. L'un, annonçant le départ de renforts français, était présenté sous le titre suivant : « De la chair à canon pour le Viet-Nam ! » Un journal paraissant sous licence russe a même dû être suspendu temporairement à la suite d'un article insultant pour la France à propos de la Sarre. Voilà où nous en sommes déjà.

A Berlin, près de la porte de Brandebourg, ce monument commémore les victoires russes.

C'EST Winston Churchill qui a, dans un discours célèbre, appelé « rideau de fer » la ligne de démarcation qui sépare la zone russe des zones occidentales d'occupation. Les Allemands, eux, l'appellent la « frontière verte », l'assimilant à un bucolique rideau de verdure.

C'est à dessein que j'ai employé l'expression « ligne de démarcation » qui rappelle aux Français tant de souvenirs. Comme celle qui coupait alors notre pays en deux, celle-ci a ses habitués, ses passeurs professionnels ou bénévoles, ses drames et ses astuces plus ou moins vite éventées.

En principe, il n'est pas trop difficile d'obtenir l'autorisation de la franchir. A condition, toutefois, d'avoir une raison valable et avouable. Sinon il ne reste, selon la pittoresque formule allemande, qu'à « passer noir par-dessus la frontière verte ». En ai-je entendu des récits de passages clandestins, les uns réussis, les autres avortés ! Il est fortement recommandé, pour séduire les factionnaires du contrôle, de se munir de quelque denrée rare (de préférence, une bouteille d'eau-de-vie), et, en cas d'échec, d'une bonne dose de philosophie. Car il peut vous arriver, avant d'être

(*) Voir *France-Illustration* du 10 mai.

refoulé, de moisir huit ou quinze jours dans quelque maison d'arrêt, à moins qu'on n'utilise vos loisirs forcés pour vous faire effectuer quelques travaux tels que déblaiement des décombres ou lavage des voitures de l'armée rouge.

Pour éviter ces menus inconvénients, il est donc préférable d'avoir des papiers parfaitement en règle.

Ce qui frappe dès l'abord de la zone russe, c'est l'extrême réalisme de cette occupation. Presque partout l'on constate que les rails de chemin de fer ont été enlevés, à l'exception parfois d'une seule voie. L'acier ainsi récupéré a été expédié en U. R. S. S. au titre des réparations. D'autres signes sont moins voyants, mais ils ne manqueront pas de se révéler à nous peu à peu.

Pour bien comprendre la politique russe — et peut-être pas seulement en Allemagne — il ne faut jamais perdre de vue que l'U. R. S. S. est sortie très affaiblie de sa lutte sans merci contre l'agresseur hitlérien. Selon les indications que la propagande soviétique a diffusées dans sa zone, les Allemands ont détruit en Russie des dizaines de milliers d'usines, plus de cent mille fermes collectives, 90.000 écoles, 50.000 théâtres ou musées, des milliers d'églises. Le nombre des citoyens de l'U. R. S. S. dépouillés de la totalité de leurs biens par les pillards nazis s'élèverait à 25 millions.

Ces chiffres fantastiques sont destinés à montrer aux Allemands que, même si on leur prenait jusqu'au dernier objet qu'ils possèdent, même si on démontait la dernière de leurs usines, il n'y aurait encore là qu'une reprise des plus justifiées.

L'U. R. S. S. possède sans doute d'immenses ressources économiques. Quand elle aura non seulement pansé les plaies affreuses que la guerre lui a laissées, mais développé toutes les possibilités de son vaste territoire — c'est-à-dire dans un laps de temps encore difficile à chiffrer — elle pourra entrer en compétition avec les plus grands. Pour l'instant, elle a surtout des besoins. C'est pourquoi la nécessité de tirer tout de suite le maximum de sa zone d'occupation est un des impératifs de sa politique actuelle. On a chiffré de source américaine à 240 millions de dollars par mois la valeur de ces prélèvements.

Que cette nécessité se concilie mal avec les besoins de sa propagande n'est pas niable. Mais c'est une faiblesse plus apparente que réelle. Car la politique soviétique a forcément deux objectifs, l'un immédiat, l'autre à longue échéance. Et nous savons qu'elle sait être patiente et tenace.

Clemenceau avait coutume de dire qu'il reconnaissait un discours de Jaurès à ce que tous les verbes étaient au futur. Ici, les discours sont bien au futur, mais les actes sont au présent. Nous verrons que ces actes préparent singulièrement l'avenir.

Par cette double face, l'U. R. S. S., dans sa zone d'occupation, fait penser à un dieu Janus, dont l'œil droit, frappé de myopie, contemplerait en clignotant les objets à portée de sa main, tandis que le gauche poserait au loin, sur la ligne d'horizon, un regard presbyte d'une étrange fixité. De là, certaines contradictions qui resteraient incompréhensibles si l'on ne se remémorait constamment cette particularité visuelle.

Ce qui est regrettable, par exemple, c'est que la propagande communiste allemande se fasse partout le champion d'un véritable chauvinisme qui n'a certes pas besoin d'être excité.

Les officiers russes sont les meilleurs clients des cireurs — autrefois presque inconnus à Berlin — innombrables aujourd'hui dans le secteur soviétique de l'Alexander Platz. Là, beaucoup d'anciennes entreprises ont dû s'installer au milieu des ruines, comme ce bureau de location théâtrale qui campe dans une voiture de déménagement. — A la finale du championnat militaire interallié de football, les spectateurs russes suivent, vivement intéressés, toutes les péripéties du jeu.

Dès le début de l'occupation, la politique russe des réparations fut principalement basée sur les démontages d'usines. Les résultats ne semblent pas avoir été ceux que l'on espérait à Moscou. Ce qui peut être fait avec les rails de chemin de fer ne va pas aussi facilement lorsqu'il s'agit d'installations industrielles complètes. Des techniciens allemands m'ont expliqué qu'une usine avait son climat, et qu'il n'était pas possible de la démonter, de la transporter, puis de la remonter à des centaines de kilomètres, et d'en attendre le même rendement. Même s'il n'y avait pas de sabotage de la part des ouvriers chargés du démontage (et il y en a souvent) c'est là une opération extrêmement délicate. D'autant plus qu'il s'agit généralement de machines compliquées nécessitant un personnel spécialisé. Aussi les Russes n'ont-ils pas hésité à faire au besoin accompagner certaines machines par des équipes de techniciens chargés de les remonter et d'en assurer sur place le fonctionnement.

J'ai parlé avec des représentants de la firme Zeiss d'Iéna, dont on sait précisément que les installations ont été démontées. Le personnel de ces usines envoyé en U.R.S.S. a été limité aux nécessités les plus absolues. En effet, il n'a été que de 270 sur les quelque 12.000 techniciens et ouvriers que comptaient ces établissements. Le transfèrement s'est opéré en vertu d'un contrat volontairement signé par les intéressés et qui comportait une clause les obligeant à travailler pour cette usine « quel que soit le lieu de son fonctionnement ». Ils ont été autorisés à se faire accompagner par les membres de leur famille. Ils envoient régulièrement de leurs nouvelles et ne semblent pas se plaindre du dépaysement.

La firme Zeiss n'a d'ailleurs pas cessé d'exister pour autant. Avec d'anciennes machines mises au rebut et d'autres qui sont construites dans ses propres ateliers, elle a commencé à se remettre au travail.

— Nous avons reçu l'ordre, m'a dit un de ses représentants — et j'ai beaucoup apprécié cette formule, car elle montre qu'ici l'occupant sait employer exactement le langage qui convient — nous avons reçu l'ordre de reprendre immédiatement la fabrication de verres d'optique et de tubes pour laboratoires. Dès le mois prochain nous sortirons également à nouveau des objectifs pour appareils photographiques, des verres à feu et des microscopes.

Les Russes, forts d'une expérience qui n'est peut-être pas aussi valable pour d'autres pays, ont donc finalement préféré la méthode consistant à prélever les réparations sur la production courante. Sans doute aussi la nécessité de consolider le parti communiste allemand, camouflé en parti d' « unité socialiste », n'a-t-elle pas été étrangère à cette détermination. Toujours la dualité des objectifs.

J'ai vu, en effet, quelque-uns des journaux de la zone russe qui annonçaient sous des manchettes flamboyantes la « suppression définitive » des démontages d'usines. Un de ces journaux titrait même sur toute la page : « L'Allemagne peut avoir confiance ! » Il précisait que la décision avait été prise par le maréchal Sokolowski à la demande du parti d'unité ouvrière.

En vertu de cette décision deux cents importants complexes industriels dont le démontage était prévu ont été transformés en « sociétés soviétiques par actions ». Cette mesure a fait passer 40 % de l'industrie zonale sous contrôle russe. Cependant, six dernières installations minières devaient encore être démontées pour remplacer en U. R. S. S. celles détruites par l'armée allemande. En même temps étaient annoncées des mesures en faveur de l'agriculture, de l'artisanat et des petites entreprises ainsi qu'une amélioration substantielle du ravitaillement.

L'utilisation de l'industrie allemande de la zone russe pour les réparations affecte trois formes qui, toutes, ont un double effet. D'abord, lui faire donner immédiatement son maximum de rendement. Ensuite, imposer au territoire occupé par l'armée rouge les normes de la vie communiste. Outre les sociétés soviétiques par actions qui représentent un véritable transfert de propriété au bénéfice de l'U. R. S. S. sans l'inconvénient des déplacements et des démontages, il y a les « Kombinats » et, enfin, les entreprises nationalisées.

Le Kombinat est une forme typiquement soviétique de l'organisation industrielle. Le mot est emprunté à la terminologie du plan quinquennal. Il a été employé pour la première fois dans l'Oural, dont les immenses réserves de minerais étaient appelées à se « combiner » — à 2.500 kilomètres de distance ! — avec les ressources charbonnières des bassins sibériens pour donner naissance au Kombinat du fer et de l'acier. Depuis, les Kombinats se sont multipliés à un rythme rapide. L'industrialisation à outrance de l'U. R. S. S. a permis, en partant de la table rase, de grouper logiquement les diverses branches annexes d'une même industrie. Il s'agit somme toute d'une méthode bien connue déjà dans les pays capitalistes et qui s'appelle « concentration verticale ».

Des Kombinats se sont formés ainsi en groupant des filatures et des tissages à proximité des plantations de coton, ou des fabriques de conserves aux portes mêmes des vergers. Les usines de caoutchouc synthétique s'entourent d'immenses champs de pommes de terre, car la méthode russe consiste à fabriquer ce produit de remplacement à partir de l'alcool. Une forme originale de Kombinat est constituée par les abattoirs qui ont ajouté à la fabrication de conserves celle de l'insuline et même de boutons dont la matière première est le sang des animaux sacrifiés.

Un des principaux Kombinats de la zone d'occupation soviétique est celui des produits chimiques et de l'essence synthétique (Leuna), de Bitterfeld, en Saxe. Il groupe les anciens établissements industriels de l'I. G. Farben. J'ai pu m'entretenir avec des ouvriers et des employés de ce Kombinat. Pour eux, rien n'a été changé par cette transformation de leur usine. Les conditions matérielles et les salaires sont restés les mêmes. Ils ont toujours affaire aux anciens contremaîtres ou chefs de service. Mais ils savent qu'il y a, à la tête, un directeur russe bien qu'ils n'aient jamais eu l'occasion de le voir personnellement. Il s'agit donc bien en fait d'une forme d'appropriation relativement invisible.

A cette exploitation directe s'ajoute enfin celle qui se fait par l'entremise des entreprises nationalisées ou « landeseigene Betriebe ». Les pays tels que la Saxe ou la Thuringe auxquels a été transférée la propriété de certains établissements industriels sont en effet contrôlés d'assez près pour que la production ne puisse indûment s'égarer.

J'ai entendu assez souvent, d'autre part, des Allemands exprimer l'avis qu'au cas d'un divorce total entre les deux « blocs » la constitution nouvelle de ces pays pourrait leur permettre de se constituer en Républiques soviétiques indépendantes. Je laisse bien entendu à leurs auteurs la responsabilité de ces propos.

Parmi les autres mesures qui ont changé radicalement la structure économique et sociale de la portion d'Allemagne placée sous contrôle russe figure la réforme agraire.

A la foire de Leipzig était présentée une fort jolie maquette montrant comment s'était effectué le morcellement d'un grand domaine agricole. Chaque parcelle, d'une contenance de 6 hectares environ, comportant un corps de logis avec grange et écurie, était mise en vente au prix de 10.000 à 12.000 marks. Quant à l'orgueilleux château, il était transformé en école d'agriculture et devenait en outre le siège de la coopérative agricole chargée de l'entretien du matériel, de la sélection ou de l'achat en commun des grains de semence.

Un graphique claironnant comme un communiqué de victoire indiquait que le total des terres expropriées dans la zone soviétique s'élève actuellement à 2.918.000 hectares sur lesquels plus de 2 millions ont d'ores et déjà été distribués et ont fait le bonheur de 465.000 petits paysans. Le graphique livrait encore à la méditation des foules le fait qu'hier cette vaste étendue de terres arables n'était partagée qu'entre 6.807 hobereaux.

Ces chiffres ont leur éloquence. Ils montrent une indéniable démocratisation de la propriété rurale. Quant à ceux qui en firent les frais, les *Junkers*, ils furent toujours avec les grands industriels allemands parmi les plus chauds partisans de la guerre de conquête. Leur sort ne saurait donc éveiller beaucoup de sympathie.

J'ai indiqué que les Russes, dans leur occupation, se montrent avant tout réalistes. Mon séjour dans cette zone m'a prouvé qu'ils avaient mieux réussi que les autres à mettre le peuple allemand au travail. Ce louable résultat a été obtenu d'une manière fort simple. D'entrée, ils ont bloqué les comptes en banque et les dépôts à la caisse d'épargne. On a estimé à 40 milliards les sommes ainsi résorbées. La décision a été basée sur le fait que l'argent déposé dans les caisses publiques avait été converti en bons du Trésor pour le financement

Un détachement russe débouche, au pas cadencé, de Rostock par la sortie percée sous une vieille tour où se dresse l'aigle de Prusse, symbole d'orgueil et de puissance.

de la guerre et que la faillite de l'Etat hitlérien entraînait *ipso facto* la disparition de ces crédits. C'est cette politique qui en raréfiant les signes monétaires a eu pour effet d'obliger les Allemands à travailler s'ils voulaient vivre. Elle a également imposé un frein au marché noir. Nous verrons qu'il est loin d'en être ainsi dans les zones de l'ouest. Alors que le mark y a perdu tout attrait, on note ici, rien qu'en consultant les étiquettes dans les vitrines, que le pfennig garde encore un peu de signification. Les commerçants ont moins recours à... l'arrondissement des prix.

Leipzig, on le sait, était la cité des livres. Beaucoup d'éditeurs ont été expropriés pour s'être fait les suppots de la propagande nazie. Leurs imprimeries ont été réquisitionnées et travaillent à plein. Mais les œuvres qui sor-

tent de leurs presses sont destinées aux populations de l'Union soviétique. Or, comme ces livres sont en caractères cyrilliques, il faut de ce fait les composer à la main. On voit que les typographes ne risquent pas de chômer.

J'étais à Leipzig au moment de la foire de printemps. Jamais, si ce n'est l'année dernière, cette manifestation n'a mieux mérité son nom de foire d'échantillons. Dans les stands, ce qui frappe est l'extrême parcimonie des objets exposés, quand ils ne sont pas remplacés par une photographie ou un prospectus.

Mais il y a quand même d'utiles enseignements à tirer de cette visite. Ainsi on reste stupéfait en constatant que les usines nationalisées de la branche textile n'exposent que des articles de haut luxe, robes de dentelles et linge arachnéen. Et lorsque l'on s'enquiert de la raison :

— Nous travaillons surtout pour l'exportation.

C'est un refrain qui reviendra souvent. L'exportation bénéficie d'une priorité absolue qui lui donne le pas même sur les fabrications au compte des réparations. Quelle soif de devises a donc l'Union soviétique ? Car il s'agit d'affaires à conclure en monnaies appréciées.

Voici un nouvel indice de cette soif étrange. Une seule boîte de nuit a été autorisée à Leipzig pour la durée de la foire. Elle est installée dans le célèbre « Auerbachskeller » et ce lieu faustien a été pris en gérance par l'Intourist. On y trouve tout ce que peut désirer le clubman le plus exigeant : du caviar et de la vodka, du champagne et des vins français, du gin, du whisky, toutes les liqueurs. Mais pour accéder à ce lieu de délices il faut disposer de dollars, de livres sterling, de francs suisses ou de couronnes suédoises. Le rouble, on le voit, n'est pas plus admis par l'Intourist que le franc français.

Après ces succulentes évocations, parlons un peu de ce que mangent les Allemands. La ration alimentaire en zone russe comprend par jour, suivant les catégories, de 250 à 450 grammes de pain, 20 à 50 grammes de viande, 15 à 30 grammes de matières grasses, 20 à 25 grammes de sucre, 35 à 50 grammes de *Nährmittel* (farines alimentaires) et 30 grammes de marmelade. On voit que pour le pain, la viande, le sucre et même la marmelade, ils touchent plus que les Français, ce qui ne les empêche pas de se plaindre amèrement, bien entendu. La plupart se figurent que leur sort serait bien plus enviable s'ils avaient la chance de vivre en zone américaine. Pourtant ils ont le grand avantage d'avoir suffisamment de pommes de terre.

Quant au jugement porté sur leurs occupants, ils se montrent généralement très prudents, même lorsqu'ils sont à l'abri d'une oreille indiscrète. On m'a bien raconté quelques histoires de gens ayant brusquement disparu de la circulation et qui auraient été « kidnappés ». Je n'ai cependant jamais pu obtenir une confirmation sérieuse de ces rumeurs ou un détail valable qui permette de leur reconnaître une authenticité certaine. Les Allemands ont toujours été maîtres dans cette forme particulièrement insaisissable de propagande chuchotée de bouche à oreille, la *Flüsterpropaganda*.

Mais à mille indices on sent que ce qui domine chez eux, c'est la haine et la crainte. Ils n'ont pas encore appris vis-à-vis des Russes à se débarrasser d'un complexe de supériorité raciale que l'hitlérisme a fortement implanté dans les têtes. Il y a naturellement de nombreuses exceptions. Ne serait-ce que de la part des bénéficiaires du nouveau régime.

Je voudrais me garder de toute simplification et de toute généralisation. Les sentiments d'aujourd'hui peuvent évoluer. Le monde va vite de nos jours. C'est pourquoi je livre à vos réflexions ce mot qu'a dit devant moi un Allemand en voyant passer un détachement de l'armée rouge :

— Tout de même, dans une armée commune, nous serions au moins sous-officiers...

(A suivre.)

Photographies A. F. P.

Parmi les arbres clairsemés qui subsistent au Tiergarten, jadis fierté de Berlin, aujourd'hui l'un des centres actifs du marché noir, occupants et occupés fraternisent sous le signe du troc.

Des militaires soviétiques, dont un très jeune « tovaritch », écoutent avec étonnement et ravissement le son de leur propre voix, qu'un officier américain vient d'enregistrer à leur intention.

E.-Louis Gillot (1867-1925). « Montceau-les-Mines. »

LES DEUX SALONS

Depuis la guerre de 1914 nous traversons une période chaotique qui bouleverse non seulement le monde économique et social, mais le monde artistique tout entier.

Est-ce à dire que dans ce chaos l'art se ressente du déséquilibre général ? Pas exactement. Toutefois, dans le milieu artistique, certains se sentent troublés, désaxés, envahis par l'inquiétude. Ils cherchent à remettre l'art dans sa véritable voie, qui est celle de l'évolution logique poursuivie selon certaines aspirations propres aux talents créateurs. Peu réussiront d'ailleurs. D'autres veulent à toute force aller de l'avant, créer du nouveau à tout prix, faire œuvre de progressistes ; ils cherchent à s'incorporer à l'époque, à en saisir la bouleversante inquiétude, à s'adapter au milieu scientifique, à la rénovation sociale, à l'esprit hautement intellectuel et abstrait.

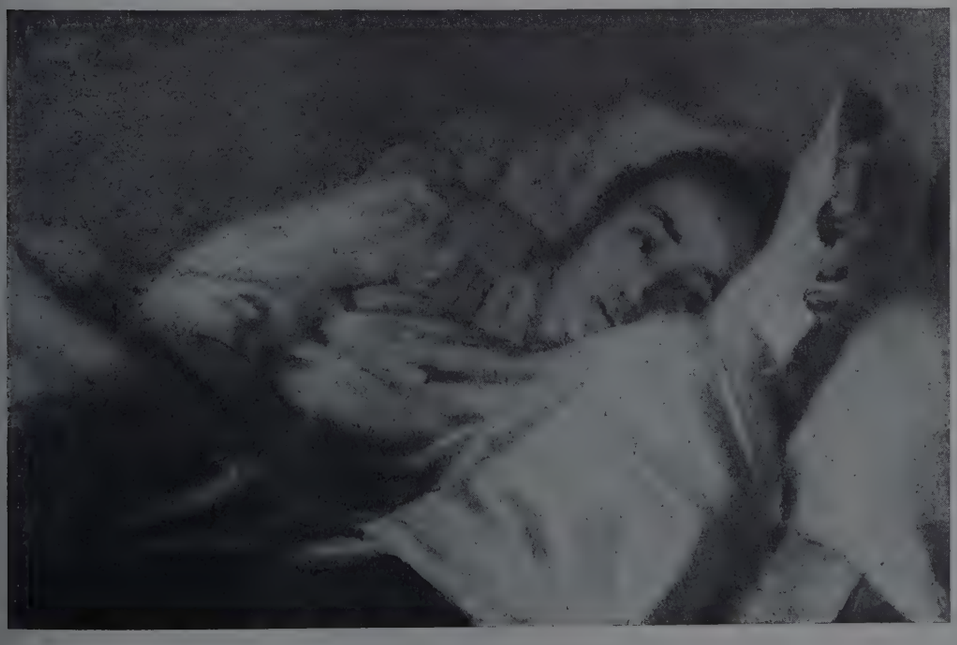
Enfin, il est un groupe d'artistes qui, méprisant toute tentative d'évasion, se complaisent dans ce qu'ils croient être la véritable tradition, se réclament des doctrines officielles, des théories prêchées à l'école.

Et ceux-ci sont les « salonards ».

Ainsi nous reprenons les vieilles querelles des Anciens et des Modernes qui mettaient aux prises à la fin du XVII[e] siècle poussinistes et rubénistes, puis, au début du XIX[e], classiques et romantiques.

Deux courants s'affrontent désormais qui donnent un aspect de scission : l'art moderne s'impose par la valeur éclatante de certains de ses maîtres, et le public intellectuel comme l'ensemble de la critique lui apportent tout leur appui ; le Salon lui oppose le suffrage d'un public bourgeois qui n'a pas évolué, le soutien chaque jour plus diminué de l'État, enfin, le prestige que créent l'Institut et l'École des beaux-arts.

Henri Laigneau. « Convalescence », 1897.



Mais un autre phénomène de grande importance détermine ce déséquilibre qui subsiste dans la peinture contemporaine. Il provient de la dissociation de deux éléments primordiaux de l'art : le sens artistique et le caractère artisanal ou technique.

Les grands maîtres du passé étaient à la fois des artisans et des artistes. De nos jours, les uns ne sont qu'artisans, les autres, qu'artistes. Les premiers, les peintres du « Salon », possèdent généralement une profonde connaissance technique, ont fréquenté l'École des beaux-arts, les grands ateliers, connaissent l'anatomie, la perspective, les lois de la composition selon des données théoriques, mais ils ne peuvent s'abstraire des leçons des maîtres, poursuivent une routine et manquent bien souvent de personnalité, se complaisant dans un art facile et factice, fait pour plaire. Ils copient servilement la nature, sans l'analyser, comme le faisait un Vinci, ils la copient platement et ne l'interprètent pas. Ils réalisent alors d'agréables ou jolies compositions très goûtées d'un certain public, et quelques-uns même — les moins doués — conçoivent l'art à la manière des photographes de mauvais goût.

Opposés à ce genre spécial, les peintres de l'École de Paris offrent des dons variés, incontestables et incontestés, mais leurs préoccupations artistiques l'emportent trop souvent sur le « métier ».

L'art étant malgré tout un harmonieux équilibre entre la matière et l'esprit, les artistes « modernes » s'adonnent trop aux spéculations intellectuelles, alors que les artistes du Salon restent exclusivement limités à des questions de technique soignée et de cuisine d'atelier, s'enfonçant chaque jour davantage dans la conformité.

Et, pourtant, lorsque l'Académie royale de peinture et de sculpture organisa, à partir de 1673, au Salon Carré du Louvre (d'où le nom de « Salon » qui lui est resté) des expositions annuelles, les « Salons » groupèrent, notamment au XVIII[e] siècle, les plus grands noms de la peinture française. Diderot en fit de judicieuses critiques, mais les compositions et sujets de genre à la Greuze jouissaient du prestige que lui accordait un certain public.

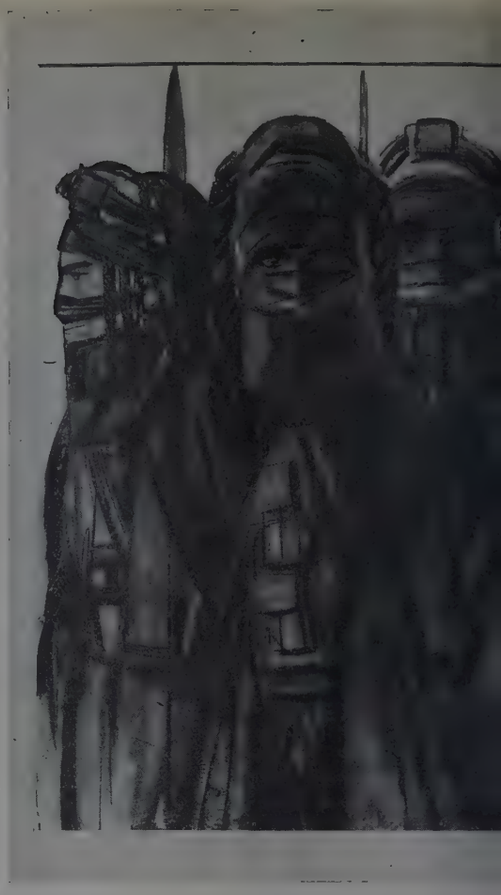
Au XIX[e] siècle, la vogue du Salon fut considérable, et les discussions que suscitèrent certains envois témoignent de la passion qu'y mettaient le jury, la critique et le public lui-même. Malgré son caractère officiel et ses tendances déjà quelque peu conformistes le Salon acceptait dans son sein de nombreux peintres d'avant-garde : Géricault, Delacroix, Corot, Courbet lui-même... Il est vrai que, vers cette époque, certains de ces artistes, lassés de s'être vu refuser à maintes reprises l'accès de ce cénacle, firent quelque tapage et créèrent alors le « Salon des Refusés ». On se souvient du scandale que provoqua le refus au Salon de 1867 de la toile d'Edouard Manet *le Déjeuner sur l'herbe*, aujourd'hui au Louvre ?

Durant cette période, l'État continua à reconnaître au Salon un caractère officiel, sanctionné par des achats, récompenses et bourses de voyage.

La nouvelle Société des Artistes français, basée sur un système hiérarchique de récompense, écarta systématiquement, par l'entremise de son jury, toute tentative d'innovation.

Le Salon n'est pas alors au service d'une conviction, d'une doctrine artistique, mais semble émaner du pouvoir reconnu, établi. Pour admettre un artiste, il est nécessaire que celui-ci ait été consacré par le public ou par le temps.

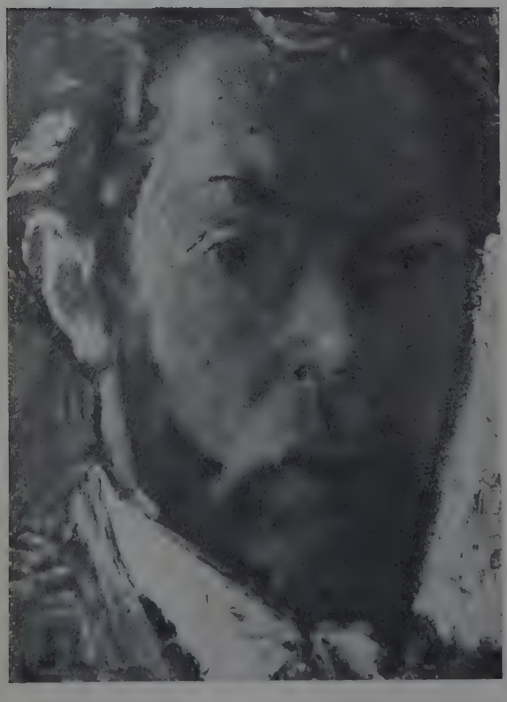
H.-M. Cahours.
« Le Port de Douarnenez. »



Jouve.
« Touareg. »

Pierre Dubaut.
« Equipage. »

François Gall.
« Portrait de l'artiste. »



Et chaque génération voit se détacher du Salon une équipe d'artistes qui, avec dix ou vingt ans de retard, avoue une concession nouvelle et cherche à adopter un mouvement d'avant-garde.

Mais, en 1889, une querelle banale au sujet des récompenses de l'Exposition universelle provoqua un mouvement d'humeur de Meissonier, qui, entraînant à sa suite Puvis de Chavannes, Roll, Besnard, Bastien-Lepage, Gervex, Cazin, Carrière, Raffaelli, Henri-Martin, J.-E. Blanche, Lucien Simon, Cottet, Carolus Duran, etc., fonda au Champ-de-Mars la Société Nationale.

L'Académie et son autoritarisme étaient attaqués. Toutefois, on se prit à espérer. Les sociétaires de la Nationale, dont l'esthétique n'avait pas le caractère routinier des « Artistes français », cherchaient à attirer les impressionnistes : Sisley, Degas furent pressentis. L'Ecole française unifiée allait poursuivre la grande tradition des ancêtres.

Jacques-Emile Blanche notait quelles techniques étaient alors en honneur dans le nouveau Salon :

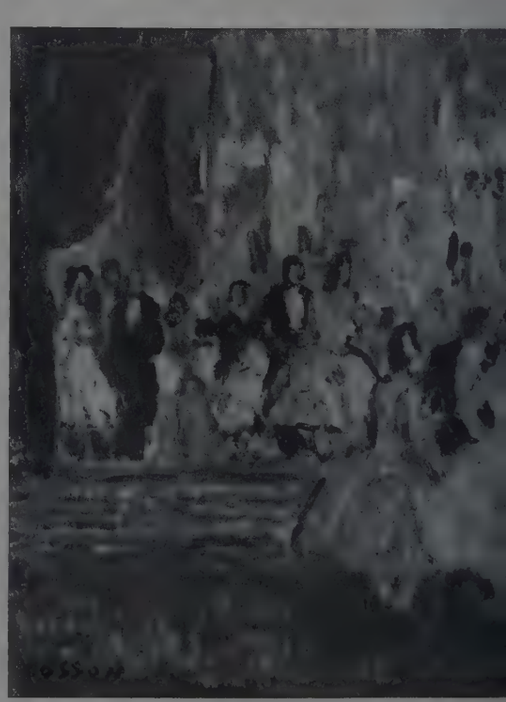
« 1° La brutale maçonnerie, les empâtements, le couteau à palette des « réalistes » à la Roll. Les hachures colorées de Henri-Martin, le pointillage à la Seurat, des élèves de Julian et du Signac d'alors ;

» 2° La virtuosité de brosse d'un Carolus Duran et de son truculent élève John S. Sargent, dont les danseuses espagnoles et les guitaristes à la Posada firent une sensation formidable. « Velasquez et Goya ressuscités », clamait-on.

» La virtuosité plus sèche d'un Boldini. Ses portraits de la famille Lewis Brown (« Promeneurs en goguette », écrivait Albert Wolff) avaient scandalisé le public, mais magnétisé les artistes ;

» 3° La dextérité prudente, la fougue contenue du jeune Lucien Simon. Lucien Simon et Charles Cottet, soudain, se virent sacrés grandes vedettes de la Nationale. »

Mais, débordée par de nouvelles poussées, de nouvelles tendances, la Nationale ne put jouer le rôle qu'elle espérait. En 1884, le Salon des Indépendants était créé ; puis, en



Monique Kras.
« Le Cadi de Nioro. »
(Soudan.)

Marcel Cosson.
« Foyer de théatre. »

Gustave Hervigo.
« Porte de Vanves, a Paris. »

1903, le Salon d'Automne ; enfin, en 1923, le Salon des Tuileries.

En outre, Durand-Ruel monopolisait à ses galeries des rues Laffitte et Le Peletier les expositions d'anciens impressionnistes et des grands initiateurs. Les expositions d'un seul artiste ou de groupes se multiplièrent sous son impulsion. Les Bernheim, les Hessel, les Druet, Georges Petit et, de nos jours, d'innombrables galeries font une concurrence d'autant plus redoutable aux Salons officiels qu'en dehors de leur publicité les revues d'avant-garde collaborent au lancement des nouveaux venus et consacrent leur talent.

C'est pourquoi, actuellement, nous devons chercher les véritables artistes beaucoup plus dans les galeries que dans les Salons officiels et que, pour comprendre l'art contemporain, des chroniques, même brèves, s'imposent, chroniques qui rendent compte des efforts ou des tendances des maîtres de l'art présent.

Confondue de nouveau avec les Artistes français, la Nationale allait fusionner avec eux en 1923. Le véritable Salon était de nouveau reconstitué avec son étiquette de banalité et d'opportunisme ; étiquette double d'ailleurs : art poncif, style léché, compositions froides et banales, d'une part ; virtuosité ou brio, hachures ou empâtements, compositions visant à l'effet allaient être, de l'autre, les tendances de la Nationale.

« L'art, écrivait Eugène Delacroix, est un pont jeté entre l'esprit du peintre et celui du spectateur. » S'abstraire de cette évidence, c'est se condamner sinon à un échec total, du moins à un demi-échec. Trop subjectifs, trop théoriciens, les artistes d'avant-garde ont bien souvent coupé ce pont, laissant derrière eux le spectateur déconcerté ! Parallèlement, les artistes officiels ont été tentés de réaliser les désirs et les goûts d'une clientèle facile, sans chercher à faire comprendre au spectateur leur propre point de vue.

Les années se sont écoulées, une guerre a passé, et les portes du Salon se sont rouvertes ; mais l'esthétique des maîtres semble chaque année plus périmée, et le jour du vernissage, le critique angoissé errait de salle en salle, espérant trouver quelques peintures ayant échappé à l'uniformité de la routine officielle.

Maurice Sérullaz.

Madrassi.
« Portrait. »

Louis Boulanger (1806-1867). « Portrait de Mme Louis Boulanger. »

Ary Scheffer (1795-1858). « Portrait de Mlle Fouveau. »

Delacroix et ses compagnons de jeunesse

Il est actuellement un petit coin de Paris, sis sur la rive gauche, à l'ombre du clocher de Saint-Germain-des-Prés, où l'artiste, le poète, le flâneur peut revivre les beaux jours de l'époque romantique...

Au 6 de la rue de Furstenberg, sur une petite place d'allure provinciale, s'ouvre la porte du musée consacré à Eugène Delacroix.

Dans son atelier et dans l'appartement où il mourut en 1863, la Société des Amis d'Eugène Delacroix a conçu cette année une exposition où le maître français figure largement représenté dans ses œuvres de jeunesse et entouré des compagnons de son adolescence.

Eugène Delacroix.
« L'Orpheline au cimetière. »

Delacroix et quelques-uns de ses amis avaient l'habitude de se réunir pour passer chaque année la soirée de la Saint-Sylvestre ; un album du cabinet des dessins du Louvre évoque une de ces joyeuses soirées — en 1817 — où les deux Pierret et Guillemardet s'entretiennent gaîment avec Eugène Delacroix.

Les maîtres et les aînés de Delacroix, ceux qui l'ont compris et lui manifestèrent leurs éloges, les Gérard, les Gros, les Guérin et les Géricault, sont là. Delacroix était entré en 1815 dans l'atelier de Guérin, mais ce maître s'effrayait de voir son disciple choisir cette route et brandir le drapeau de l'avant-garde ! A Gros et à Géricault, Delacroix doit beaucoup ; il fut très lié d'amitié avec ce dernier, et à la mort prématurée de celui-ci, en 1824, il écrit : « ... Je me figure que ton âme viendra quelquefois voltiger autour de mon travail. »

La hardiesse des attitudes, les contrastes brutaux, le dynamisme, la fougue dans l'exécution, tout cela, Delacroix l'emprunte à Géricault, et avant lui à Gros, qui avait été le précurseur du romantisme !

Géricault étant mort, Delacroix reprend le flambeau : il avait exposé précédemment *la Barque de Dante* au Salon de 1822, et des scènes des *Massacres de Scio*, en 1824. Signalons aussi son *Orpheline au cimetière*, dont le désespoir marqué par les yeux hagards et la chevelure en désordre atteint à un pathétisme d'une puissance incomparable ; mais sa toile où se montre la frénétique puissance du romantisme, c'est *la Mort de Sardanapale*, qui fut exposée au Salon de 1827, et qu'il appelle plaisamment « Mon massacre n° 2 » !

Et c'est là que se manifeste d'une manière caractéristique l'influence anglaise. On sait que, ayant vu au Salon de 1824 une toile de Constable, Delacroix, enthousiasmé, reprit ses *Massacres de Scio* et que quelques jours avant l'ouverture du Salon il rebrossa entièrement le fond de son tableau. Dès lors, son attirance vers les peintres anglais ne cesse de grandir, et il part à Londres en 1825.

Il rencontra Lawrence, Constable, connut Etty, Wilkie, mais se lia plus particulièrement avec les Fielding et Bonington, qu'il fréquenta à Paris. Les peintres d'outre-Manche, qui avaient pratiqué l'aquarelle de bonne heure, étaient passés maîtres dans cet art ; aussi Delacroix apprit-il beaucoup d'eux ; il obtint une plus grande fluidité de touche et ses peintures à l'huile, notamment son *Sardanapale*, se ressentent fortement de la nouvelle technique.

Enfin, parmi les amis et camarades de Delacroix dans sa jeunesse, voici Louis Boulanger, admirablement représenté par le portrait de sa femme, Ary Scheffer, Achille et Eugène Deveria, Poterlet, Rouget, M. Auguste, Granet, Charlet, Huet, Barye, Victor Hugo, Tony Johannot, Célestin Nanteuil, d'autres encore, poètes ou écrivains, sculpteurs ou peintres, graveurs ou illustrateurs, c'est la belle moisson des artistes du plein romantisme.

Et, lorsque Eugène Delacroix exposa au Salon de 1831 *la Liberté sur les barricades*, ce fut un triomphe et la victoire décisive du romantisme. Delacroix était célèbre. Sa jeunesse terminée, il allait entreprendre, dès 1832, une nouvelle aventure en partant au Maroc. Et ce sera, espérons-le, le prétexte d'une prochaine exposition.

M. S.

" FRANCE-ILLUSTRATION " EN INDOCHINE (*)

LE VIET-MINH AU TONKIN

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

A Hanoï, tandis que patrouilles et blindés sillonnent, vigilants, la rue Paul-Bert (en haut), une journaliste et un soldat en armes (en bas), parcourent le théâtre des derniers combats.

En ces journées de printemps, si lumineuses après le triste « crachin » hivernal, Hanoï est demeuré la ville d' « après », encore imprégnée des passions de décembre. Les cercles extérieurs sont comme des lieux communs de toute guerre, avec leurs dévastations complètes — banalement complètes — où seuls quelques pans de mur offrent de la couleur locale, par leurs grosses inscriptions en lettres rouges sur les vertus d'Ho Chi Minh ; ces faubourgs surprennent par une mort trop complète — pas d'autre humanité que celle des camions militaires sur les routes défoncées, pas même un enfant nu ou un chien égaré. Dans la cité, c'est le malaise étrange de ce qui est presque intact, et qui ne sert plus à rien : on se trouve parmi des quartiers modernes, où de belles maisons bordent monotonement des avenues larges, interminables — des avenues qui n'ont plus de sens, qui ne conduisent nulle part. Rien n'est plus baroque qu'une ville préservée — simplement des traces mineures, comme les alvéoles des balles dans les murs, les bois cassés des portes et des fenêtres et, parfois, une langue de fumée sur quelque surface blanchâtre — qui est dépourvue d'habitants. Cependant, près du lac central, l'existence s'efforce à la normalité, jusqu'à un de ces petits marchés annamites en plein air, où tout se passe à l'accroupi. Les végétations qui éclatent dans les rues, avec des feuillages et des fleurs comme à l'accoutumée, ont entraîné toute une éclosion de drapeaux chinois : Hanoï est rempli de soleils célestes, depuis ceux qui pendent superbement au bout des mâts officiels jusqu'aux reproductions standard hâtivement collées aux boutiques rouvertes — le chinois exerçant ostensiblement sa fermentation d'activité, grâce à ces articles inutiles *made in U. S. A.*, comme les stylos atomiques et les rasoirs électriques, qui viennent toujours en tête dans les catastrophes. La vie reprend donc un peu. Il y a des femmes annamites attelées à des charrettes, il y a des hommes annamites en veston sur des bicyclettes : cela est étriqué, perdu dans un cadre trop vaste, prévu pour le grouillement.

Tout est calme, mais d'un calme anormal, qui effraie un peu. Les événements ne se manifestent que par le vide, les gens se terrent — comme si la présence était un crime. Quoique les survivants se lassent de répéter les mêmes récits d'atrocités, le drame est là à tout instant, à des mots échappés au hasard, dans ces voitures de la Croix-Rouge qui ne ramènent que quelques otages — des Hindous impassibles et des femmes vieillies qui pleurent — et surtout dans cet Institut Pasteur, qui servit pleinement à l'acte gratuit.

Lors de ma visite, l'institut apparaissait extérieurement comme un bâtiment fort imposant, à la façade monumentale et intacte — simplement gâtée par un trou noir béant au milieu : l'entrée. Mais l'intérieur n'était qu'un capharnaüm — des carcasses de salles, toutes défoncées, toutes calcinées, avec des enchevêtrements apocalyptiques de barres, d'ustensiles et de machines sur des couches de débris à base d'éprouvettes cassées et de livres brûlés; cela faisait un spectacle monotone, qui se répétait de pièce en pièce avec des intensités diverses — parfois surnageait dans les débris, presque incongrument, quelque chose d'intact. Une

(*) Voir *France-Illustration* des 8, 29 mars, 19 et 26 avril.

A gauche : *voilà le désolant spectacle qu'offre la capitale du Tonkin.* — A droite : *une des plus belles avenues est bordée de ruines.*

étrange tristesse régnait en ces lieux, où la lumière elle-même paraissait salie, noircie : « Et ce sont mes propres préparateurs — mes collaborateurs depuis vingt ans — qui ont dirigé les incendiaires ; ils ont fait eux-mêmes le sabotage le plus délicat à coups de marteau », gémissait le directeur. Sa stupéfaction était d'autant plus profonde que tout l'établissement était consacré à l'Annamite — pas seulement comme une usine à sérums, mais pour sa défense totale : la gamme d'activités s'étendait des besognes d'utilité immédiate, comme l'analyse des eaux et du lait, jusqu'aux recherches sur la nutrition et le cancer. « Le Viet-Minh, reprit-il, s'est emparé pendant plus d'un an de cet institut, pour en faire un institut bactériologique du Viet-Nam, où les simples vaccins entraînaient des accidents. Il nous a été rendu en grande pompe en novembre, pour être anéanti un mois après, par suite sans doute d'un réflexe de supériorité ou d'infériorité : ce fut un geste symbolique. » C'était surtout le geste d'une haine à la fois calculée et aveugle, de cette fureur encore sous-jacente dans Hanoï ; et, en cette atmosphère pesante, je me demandai si le Viet-Minh avait réussi — s'il avait creusé un fossé définitif entre les Français et les Annamites, dans ce pays qui n'avait connu « que des tempêtes dans des tasses de thé » pendant quatre-vingts ans de protectorat.

Les quartiers européens d'Hanoï sont parsemés de villas où des gens discrets attendent les événements — ce sont soit des « résistants », puisque le Tonkin en est arrivé à la résistance de droite avec les traditionalistes qui se sont cachés sous l'ère viet-minh, soit des affiliés en rupture de parti après le 19 décembre ; cette dernière catégorie est relativement nombreuse, puisque toute révolution se dépouille de ses modérés au cours de ses durcissements. C'est ainsi qu'un monsieur raisonnable m'expliqua sa conversion :

« Ai-je fait partie du Viet-Minh, monsieur ? fit-il d'abord machinalement en répétant ma question. Mais, naturellement, comme tous les patriotes annamites, puisqu'il a été le grand moment, ou plutôt le grand espoir de ce vieux pays : ce fut le parti de l'occasion unique de l'injection du progrès sur une terre asiatique par la première synthèse sincère entre l'Orient et l'Occident, contrairement aux faux semblants chinois et japonais. Le Viet-Minh a bien représenté tout le peuple, et l'opinion française, en lui accordant le privilège d'unanimité nationale, ne commet qu'une erreur, capitale il est vrai, de décalage. A la grandeur de la confiance a correspondu l'envergure de la déception : toute la nation annamite a été escroquée. S'agit-il d'un drame vulgaire de l'aveuglement ? Est-ce que cette persistance dans l'absolu n'est que la somme de calculs mystérieux ? En mon âme et conscience, je l'ignore, moi qui ai eu une position importante dans ce Viet-Minh. Il est, néanmoins, toujours puissant, il peut aisément déclencher dans Hanoï une vague d'attentats dont je serai peut-être la victime, tout comme il pousse sur les routes du delta ces troupeaux humains immenses — des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants — sans but et sans secours, vers une mort par épuisement ou par épidémie. Il a encore derrière lui toute une accumulation de fanatisme, ainsi que ses instruments, patiemment forgés, de domination. Bien qu'il soit le plus fort par la matière en cas d'abstention française, il est quand même perdu, puisque tout le faisceau d'enthousiasmes constructifs du début s'est simplifié en une seule force négative : la haine. Le véritable état de ce pays, encore invisible aux Français, est la guerre civile : le plus grand mal du Viet-Minh est d'avoir sapé les bases d'une construction simple. Tout est à reprendre, autrement. »

Ayant demandé à mon interlocuteur comment le Viet-Minh avait d'abord pu attirer tout le peuple, il me répondit gravement, après réflexion :

« Pourquoi aurais-je peur des mots ? Ce fut pour une œuvre de libération et de rénovation. De pareilles volontés ont paru bien surprenantes — les Français étaient si habitués à un peuple patriarcal, plié par les disciplines de Confucius au respect des hiérarchies et à la recherche du juste milieu ! C'est qu'ils avaient engourdi notre instinct vital dans la paix française. Les Annamites présentaient toutes les apparences du bonheur relatif, et, en fait, ils étaient heureux : j'ai parcouru toute l'Asie, et je n'y ai découvert, sous l'indépendance apparente et même sous la prospérité extérieure, qu'un ordre fondé sur la misère des masses. Je reconnais que le régime français a transformé véritablement l'aspect physique de l'Annam, je reconnais que, dans l'ensemble, il a comblé le peuple annamite de bienfaits ; mais la grande question est celle-ci : suffit-il de profiter, sans même participer ?

» Longtemps, ce fut l'inconscience réciproque : les Français justifiaient la déviation du protectorat vers le paternalisme généralisé par les nécessités de la perfection ; il était fatal que la concurrence de deux administrations aboutît à une digestion de la moins bonne par la meilleure. Finalement, la machine française était si bien rodée, elle travaillait avec une telle efficacité, quelle que fût la valeur des hommes, que les Annamites eux-mêmes la poussaient dans les détails ; combien de fois mes compatriotes n'ont-ils pas fait appel aux administrateurs contre les exactions des mandarins ; combien de fois n'ont-ils pas préféré une juridiction française à une juridiction nationale ?

» C'est ainsi qu'insensiblement toute notre existence fut entraînée dans l'engrenage français. Il ne restait plus que des apparences, dépouillées de substance — cela pour des raisons de commodité. La fédération avait d'abord pris des formes abusives, afin de compenser par l'équilibre et même le démantèlement la prépondérance naturelle des Annamites ; et l'empereur lui-même, en qui culminait toute l'existence nationale — il communiquait avec le ciel et décernait des brevets aux génies villageois — ne fut plus finalement qu'un officier du culte pour les morts et un distributeur de décorations pour les vivants. Naturellement, ses mandarins déchurent à la position de sous-ordres pompeux, qui avançaient dans une filière d'obéissance : ils étaient commodes pour les « sales » besognes ». Il en résulta que nos institutions héréditaires furent à la fois conservées et anéanties et que nos cadres sociaux furent discrédités par le dressage. Comment s'étonner que cet édifice vermoulu se soit effondré dès que le support français a manqué ? Le peuple n'en voulait plus, il avait l'impression que la tradition ne se bornait plus qu'à des abus, offerts en primes aux gens à récompenser.

» Cette civilisation, qui fut si belle et si cohérente, laissait un vide, qu'il aurait fallu combler. Les Français, qui ont répandu tant d'idées généreuses dans le monde, qui par ailleurs possèdent une conscience juridique si poussée, se sont cantonnés en leur action indochinoise dans l'empirisme ; il est encore plus étrange qu'ils aient cru à la pérennité de cet empirisme. Ils se contentaient d'améliorer par des replâtrages, reflets de la politique métropolitaine ; dans le défilé des gouverneurs, un homme de droite succédait habituellement à un homme de gauche, et inversement. Il y a eu de la bonté dans ce laisser-aller, mais jamais de doctrine — et tout Annamite qui réclamait était aussitôt taxé d'ennemi de la France. Jamais le choix n'a été fait entre l'assimilation et l'évolution, il semble même qu'on n'ait jamais pensé à aucun de ces critères.

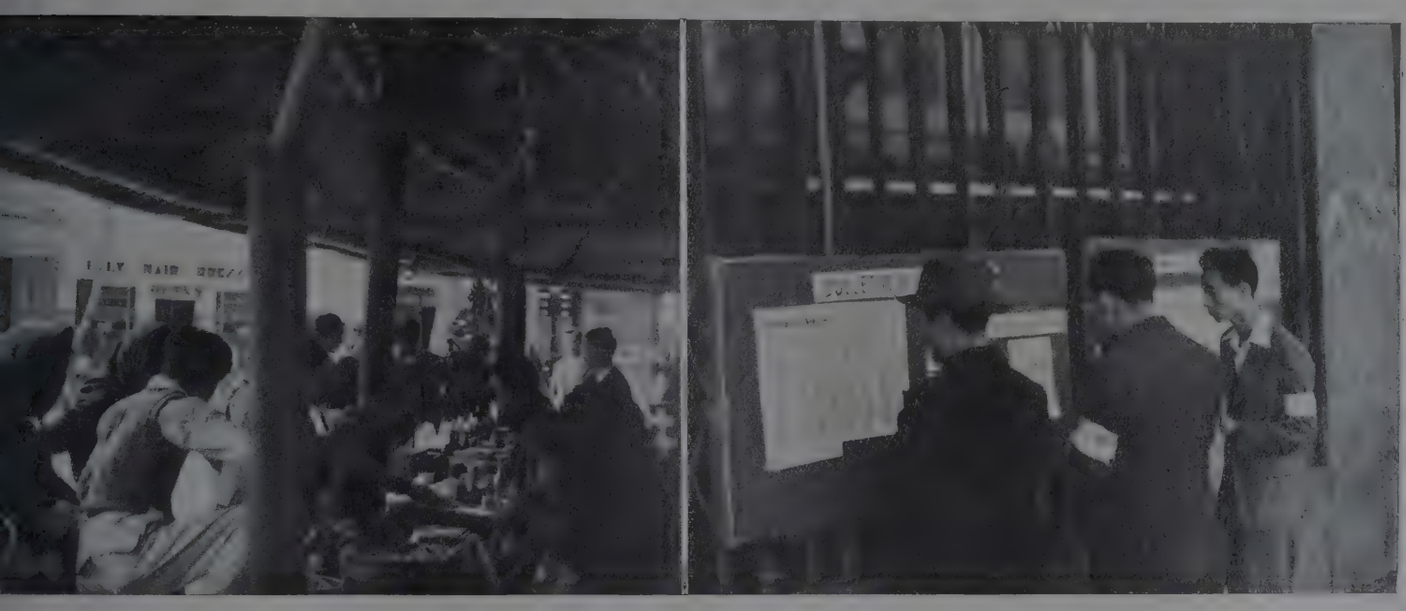
» Pendant ce temps, une révolution obscure s'opérait dans les esprits — une révolution apportée de France. Il est caractéristique que les nationalistes annamites modernes ne se soient pas réclamés d'un passé plus que millénaire, mais, au contraire, de ces principes universels lancés par la Révolution de 1789 : les étudiants retour de la métropole ont opposé à la politique française en Indochine les

fondements mêmes de la civilisation occidentale, pour être quelque chose chez eux, pour lancer la mystique de l'indépendance. Cette fièvre était entretenue par le spectacle de ce monde, où les peuples mineurs s'émancipaient par l'exploitation des dissensions entre grandes puissances; il y avait aussi l'exemple de ce Japon qui s'était hissé au niveau des Blancs par la force des poignets ; jamais les Annamites n'ont aimé les Japonais, mais ils se disaient : « Pourquoi ne serions-nous pas » aussi grands qu'eux? » Dans cette situation, il suffisait d'un grand événement pour déclencher les passions amassées.

» Ce ne fut pas la défaite française, ce ne fut même pas l'occupation japonaise, parce que Decoux sauva la face ; pour réparer la perte de prestige des Français et des Blancs en général, il fit une politique de prestige, avec un grand apparat officiel, des défilés militaires, des discours imposants ; il emmaillota aussi plus étroitement le pays, pour mieux affirmer la présence française concrétisée par le drapeau tricolore : cette entreprise — qui réussit pendant quatre ans — supposait que la face apporté par cet avorton dépenaillé de Lieu.

» Au milieu de l'effondrement de toutes les valeurs constituées, le pays ne pouvait être sauvé que par quelque chose de nouveau, apparemment jailli des masses populaires : ce fut le Viet-Minh. Pourquoi le peuple se serait-il méfié de lui, puisqu'il apporta, comme sur un plateau, ses aspirations les plus chères, par la trilogie : indépendance, démocratie et socialisme, selon cette vieille parole d'Ho Chi Minh : « Le communisme n'est pas immédia» tement applicable aux masses annamites, il » convient donc d'envisager une période pro» visoire de démocratie bourgeoise. » Le sentiment du nationalisme ayant été comblé par une nouvelle indépendance qui semblait de bon aloi, le Viet-Minh eut l'habileté d'assurer la permanence de l'Annam par un gouvernement de concentration nationale et de jouer — ou de proclamer qu'il jouerait — le grand jeu de la loyauté démocratique. Il secoua les chaînes de ces nha-qué tonkinois qui, dans leurs villages ceints de bambous, n'étaient même pas différenciés en individus — seulement des membres d'entités patriarcales; cette

les grandes assises démocratiques, cette assemblée nationale élue au suffrage universel; le spectacle, d'une beauté émouvante, dégageait infiniment plus d'ordre et même de dignité qu'en France : les partis bien rangés, communistes, socialistes, démocrates, V. N. Q. D. D., se partageaient harmonieusement l'hémicycle le cérémonial paraissait provenir de siècles de traditions et l'éloquence fut chaleureuse, abondante. Vraiment, on croyait se trouver devant l'émanation de l'âme de tout un peuple — ce n'était que du factice, un merveilleux camouflage qui finit par le vote, à l'unanimité moins deux voix, d'une constitution « démocratique », de nature à ne pas gêner le gouvernement, comme l'exprime sans ambage le numéro 52 du journal tonkinois *le Peuple* sous le titre : « Les débuts de la république du » Viet-Nam »... Par contre, écrivait-il, ce que la » population vietnamienne craignait le plus » dans le projet d'organisation de la Chambre » des députés, c'était le droit que celle-ci » aurait eu de présenter les doléances ou de » formuler les griefs de la nation. De la sorte, » à tout propos, un simple député, sous pré-



A gauche : *petit marché d'Hanoï.* A droite : *ces nouvelles, en deux langues, intéressent les Chinois, qui, pour circuler, doivent porter un brassard.*

ne serait plus jamais perdue, sous peine d'une explosion à retardement, une véritable déflagration, par conséquent ; c'est ce qui se produisit après le 9 mars. Cette politique était d'ailleurs condamnée dès le début, car il était certain que les Japonais se débarrasseraient un jour des Français pour cause de fin d'utilité ; elle ne fut qu'un échange de bons et de mauvais services entre ennemis, ce qui finit toujours mal.

» Ce nationalisme a été assez puissant pour former deux vagues — après l'échec de la droite, la gauche. Le 9 mars produisit une curieuse incertitude, il fallut une dizaine de jours aux masses populaires pour « réaliser » l'événement, tant l'ordre français paraissait immuable ; les Japonais vainquirent les doutes par des distributions de photos, comme celles qui montraient le drapeau nippon hissé sur la citadelle d'Hanoï, avec cette légende : « Les Français ne reviendront jamais » ; et, par un renversement curieux, les Annamites crurent dès lors aveuglément à cette affirmation, ils en furent imprégnés. Malgré une première proclamation d'indépendance — celle de l'empereur — la population ressentit une simple substitution ; les pouvoirs établis, les gens en place avaient simplement changé de maîtres, en bien pire — d'où, à l'écroulement japonais, le discrédit de la bourgeoisie qui avait misé sur la mauvaise carte, et aussi cette scène presque inconcevable de l'abdication impériale sur un simple message d'Hanoï

masse, qui n'avait pas changé depuis des siècles — qui avait simplement été mieux administrée par les Français — prit pour la première fois conscience d'elle-même, elle voulut que le progrès pénétrât dans les rouages mêmes de sa dure existence. Tout le pays fut parcouru par ces mouvements qui ont déferlé sur l'Europe d'après guerre, où les exigences nationales étaient si étroitement mêlées à une soif de justice sociale ; ce fut, dans la ferveur des révolutions véritables, la même terminologie, avec ces mots à la mode au sens peut-être obscurci par l'abus, ce furent des slogans à la naïveté voulue, comme « plus d'impôts », « suppression du manda» rinat », etc. ; les catholiques eux-mêmes étaient à la marge du ralliement.

» Le Viet-Minh pouvait donc tout sur le peuple, pour le bien comme pour le mal ; dès les premières semaines, les Annamites non communistes attirés au nom de la patrie — mais qui n'ignoraient pas qu'à l'origine du Viet-Minh se trouvait le parti communiste indochinois — se heurtèrent à la grande question, au doute affreux : le Viet-Minh est-il sincère ? A vrai dire, cette interrogation fut perdue dans les terribles événements de l'hiver 1945-1946 : la famine, où périt plus d'un million d'hommes, le chantage des Chinois implantés sur notre sol. Ce fut le printemps qui apporta la réponse, car il découvrait le critérium — la voie féconde où il suffisait de s'engager hardiment. C'est alors que se tinrent

» texte de veiller au bien public, aurait pu » mettre en cause un ou plusieurs ministres » et le gouvernement lui-même, ce qui aurait » institué au sein du parlement une sorte » d'accusation permanente et renouvelable. » La même feuille, sans doute pour préciser son titre, analyse la notion de peuple dans son numéro 62 : « Il ne faut pas entendre par là » toute la foule qui roule sur la place » publique, car le vrai gouvernement popu» laire sera toujours un gouvernement de » minorités. » Ces deux extraits sont de la plume de M. Nguyen Van To, ministre sans portefeuille.

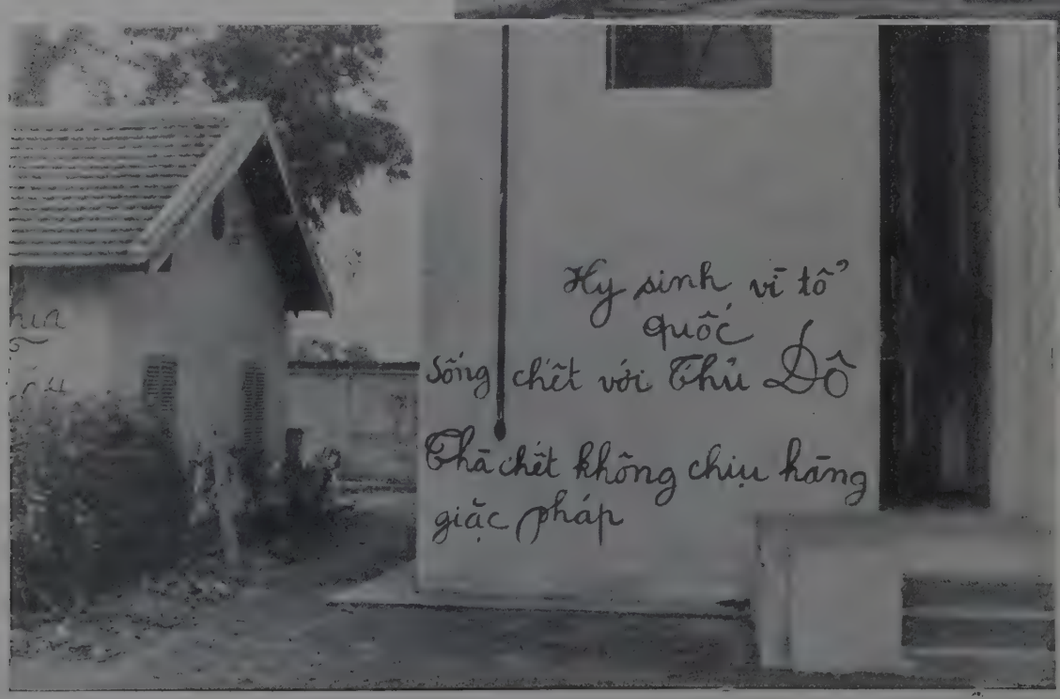
» Le texte constitutionnel ressemblait donc aux bonnes copies d'Europe, mais son application fut en forme de peau de chagrin, d'abord par l'épuration permanente des faux purs, ce qui réduisit le personnel parlementaire de moitié ; les députés, partis à 444, n'arrivèrent qu'à 242 à la fin de la session. En échange du droit constituant, ce reste fut invité officiellement à ne pas « porter atteinte » aux droits du gouvernement », il fut décidé par sécurité que les ministres ne répondraient pas aux questions indiscrètes « si l'intérêt » national était en jeu ». Le Viet-Minh s'arrangea d'ailleurs pour éviter toute entrave future: comme d'autres élections constitueraient une perte de temps, cette docile Assemblée constituante fut prorogée sous la forme réduite d'une commission permanente de quinze membres — où des gens sûrs avaient une large

majorité — avec fonction de contrôle gouvernemental. Les précautions furent aussi appliquées aux principes. La Constitution n'ayant pas été promulguée, les grandes libertés solennellement inscrites n'étaient plus que des concessions, qui ne furent pas longtemps concédées. Devant tout ce blindage gouvernemental, quelques paroles de protestation avaient bien retenti, mais, surtout, des hommes s'étaient rendus auprès d'Ho Chi Minh qui le supplièrent de gouverner pour le pays et non pour le parti : ils reçurent de bonnes paroles et furent arrêtés. Dès lors le totalitarisme était définitivement en place.

» Une autre illusion s'écroulait presque en même temps : il aurait été honnête de reconnaître que cette révolution ne pouvait se faire qu'avec la France — surtout la France nouvelle et révolutionnaire, cette nation presque faite sur mesures pour l'appui, puisque ni la première ni la dernière, ni trop riche ni trop pauvre, enfin modérément avancée. De fait, le Viet-Minh joua quelque temps sur cette carte française, qui lui permit de refouler les Chinois et d'anéantir les nationalistes de droite : ce n'était qu'un expédient provisoire. Il céda à l'orgueil, cet orgueil qui faisait dire en pleine assemblée à un ministre revenu d'une conférence franco-vietnamienne : « Les résul- » tats ont été maigres, cependant j'ai la joie » de vous annoncer que tous nos délégués ont » été égaux, sinon supérieurs en capacité à » leurs collègues français. » Au fond, le Viet-Minh n'ignorait pas que la métamorphose d'un peuple prenait au moins une génération, mais il a préféré mettre la charrue devant les bœufs ; par haine de la France, Ho Chi Minh n'a pas su diriger son mouvement, il n'a fait les choses qu'à moitié. Ou plutôt, recourant à l'immédiat, il s'est borné aux excitations faciles. Par suite des surenchères xénophobes des nationalistes de droite sous influence chinoise, il a encore dû précipiter le mouvement. Dès lors, le racisme était en place.

» La trilogie initiale de l'indépendance, de la démocratie et du socialisme était désormais réduite aux deux forces du totalitarisme et du racisme, conjuguées pour produire cette haine qui, aboutissant aux massacres de décembre, s'est surtout acharnée sur les bienfaits français en tant que bienfaits, comme à l'institut Pasteur. L'assouvissement de cette passion sans issue a entraîné la ruine de tout un pays, l'agonie de tout un peuple : c'est pour cela que je combats le Viet-Minh, comme la majorité des Tonkinois. »

(A suivre.)



En haut : *la cathédrale d'Hanoï, vue de la rue des Missions, qui a souffert, elle aussi.* En bas : *ces inscriptions murales invitent les Vietnamiens à « se sacrifier pour le pays des ancêtres » et à « mourir plutôt que de se soumettre ».*

Photographies A. F. P., Dulay et Lepelletier.

La célèbre cathédrale se dresse maintenant au milieu des baraques et des gravats.

A TRAVERS LA FRANCE RENAISSANTE

BEAUVAIS ET SA MANUFACTURE

par notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE

A l'endroit où s'élevait la Manufacture de tapisserie, des boutiques ont été installées dans des baraquements et une rue a été tracée.

POUR qui n'avait pas revu Beauvais depuis la catastrophe, la première vision, à l'arrivée, est poignante. Si habitué que l'on puisse être, hélas, à ces tableaux désolés qui depuis sept ans font partie intégrante du paysage de nos provinces, on ne peut réprimer à chaque fois un mouvement de révolte devant tant de ruines et de désolations inutiles. Le cas de Beauvais est sans doute plus odieux encore, car on cherche en vain quelles raisons ont pu décider de sa destruction. Certes, la ville s'étendait entre un aérodrome et la voie ferrée, mais en juin 1940 ce n'étaient pas là les objectifs. Rien, en fait, ne justifiait ces 2.038 maisons détruites, ces 770 immeubles endommagés, ces 10.000 sinistrés. Il a été dit que les aviateurs allemands avaient bombardé Beauvais avec cette sauvagerie à titre de représailles, mais rien ne permet jusqu'à présent de confirmer cette hypothèse.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui les trois quarts de la ville n'existent plus, d'autant qu'en 1943 et 1944, au cours de bombardements alliés visant cette fois les installations ferroviaires, 130 autres maisons furent à nouveau détruites.

Ainsi nous ne reverrons plus les vieilles demeures à pignons et encorbellement, dont les poutres étaient décorées d'attributs religieux ou mythologiques ; nous ne reverrons plus l'hôtel de ville et sa gracieuse façade du XVIII[e] siècle, ni toutes ces ruelles tortueuses qui faisaient tout le charme de cette ville qui avait su garder intact son cachet moyenâgeux.

Heureusement la cathédrale a été épargnée : six bombes seulement l'ont traversée. Elle paraît plus grande encore, plus majestueuse, maintenant qu'elle surgit au milieu de cette désolation.

Cependant, Beauvais n'est pas une ville morte. Sans doute la reconstruction n'a-t-elle pas encore été commencée, sauf en un endroit où viennent d'être achevées les fondations d'un immeuble collectif de

l'Etat, mais les travaux de voirie sont presque achevés et surtout on sent partout cette volonté indomptable de reconstruire. Les Beauvaisiens viennent d'ailleurs d'en donner la preuve en lançant un S. O. S. désespéré : « Une ville sinistrée peut renaître... aidez-la ! »

Que faire pour Beauvais de plus que pour ses sœurs sinistrées ? Lui donner des baraques pour loger les 740 familles encore sans abri, l'aider financièrement ? Oui, bien sûr, mais surtout et voilà ce que demandent les Beauvaisiens : que l'on s'occupe de *l'affaire*, c'est-à-dire de la fameuse manufacture de tapisserie qui a été détruite dans la catastrophe et que l'Etat refuse de reconstruire.

Au lendemain du désastre, la municipalité d'alors, mettant sur pied un premier projet d'urbanisme, s'enquit des intentions du ministère chargé des Beaux-Arts quant à la reconstruction future de la manufacture.

La réponse arrivait en 1942 ; elle était confirmée peu après par le triste Abel Bonnard : pas de manufacture, mais, à titre de compensation, un Musée national de la tapisserie et du tapis. La ville accepta cette solution en pensant qu'une fois la liberté revenue elle pourrait facilement obtenir du gouvernement qu'il revînt sur cette décision. Après la libération la question fut donc reprise, mais sans plus de résultat, le principe du musée de la tapisserie fut même repoussé.

Les Beauvaisiens ne pouvant admettre qu'on les frustre de ce qui faisait depuis 1664 la renommée de leur ville et avait porté le nom de Beauvais au delà des mers, insistèrent à nouveau. Il était, en effet, de plus en plus urgent qu'une décision définitive fût prise, à cause de ce fameux plan d'urbanisme et du remembrement des propriétés qu'il entraînait : fallait-il dans le plan définitif réserver un emplacement à la manufacture ou, au contraire, utiliser à d'autres fins les terrains qu'elle occupait autrefois ?

Cette fois encore l'Etat repoussa l'idée de la reconstruction, mais revint sur sa décision en ce qui concernait le musée : celui-ci serait construit. Or, cette solution ne convient pas aux Beauvaisiens. Ce n'est pas un musée qu'ils désirent, mais bien leur manufacture, celle qui attirait chaque année des dizaines de milliers de visiteurs.

Sans doute, et même si ce désir n'est pas exaucé par l'Etat, la fabrication de Beauvais n'en sera pas arrêtée pour cela. Les artistes de Beauvais, actuellement hébergés par les Gobelins, perpétuent la tradition, mais il n'en est pas moins vrai que cette solution ne satisfait aucunement les Beauvaisiens.

Est-il acceptable, en effet, que l'on fabrique le Beauvais ailleurs que dans la ville où il a vu le jour ?

Les arguments avancés par l'Etat pour expliquer cette suppression semblent d'ailleurs peu convaincants. Il est question, en particulier, de l' « intérêt technique de la tapisserie française », lequel commande la concentration dans un même lieu des manufactures des Gobelins et de Beauvais, réunion qui donnerait, affirme-t-on, d'excellents résultats tant sur le plan professionnel que sur le plan économique. A l'heure où l'on parle de plus en plus de décentralisation artistique, décentralisation dont on a eu au cours de ces dernières années le loisir de comprendre l'importance, ce point de vue ne manque pas de surprendre.

Sans doute l'expérience a-t-elle prouvé qu'il était nécessaire de renouer, par des contacts directs et fréquents avec la vie artistique, un métier qui en s'isolant finit par restreindre sa production. Dans ce cas précis la centralisation est certainement un bien, mais il importe de ne pas oublier que Beauvais n'est qu'à 70 kilomètres de Paris et qu'il serait donc facile d'organiser des échanges entre ses ateliers et ceux des Gobelins. Actuellement les élèves de cette dernière manufacture sont employés indifféremment aux fabrications de haute et basse lice, mais sur les trente-huit artistes et élèves de Beauvais qui formaient l'effectif du personnel d'avant guerre, vingt-huit seulement continuent à pratiquer la fabrication de basse lice tandis que les autres ont été mutés dans les ateliers des Gobelins et de la Savonnerie. L'administration aurait-elle donc l'intention de restreindre la fabrication des Beauvais ?

La question financière est également évoquée. L'Etat, naturellement, n'a généralement pas l'habitude de se payer à lui-même des dommages de guerre et la reconstruction de la manufacture entraînerait une dépense considérable, dépense qui ne pourrait être amortie puisque l'affaire n'est pas rentable, pas plus d'ailleurs que celle des Gobelins, car il est impossible de commercialiser sa production. Cependant, si le principe de la construction d'un musée national de la tapisserie et du tapis est adopté, il faudra aussi construire un bâtiment pour l'abriter. La dépense sera donc sensiblement la même. D'autre part, avec quoi garnirait-on ce musée ? Faudrait-il pour ce faire se résoudre à dégarnir les murs et le mobilier de nos palais nationaux ?

Les raisons qui ont motivé cette décision n'apparaissent donc pas clairement et il faut espérer qu'elle a simplement été prise par erreur.

Il convient d'ailleurs de signaler que les Beauvaisiens ne demandent pas que la reconstruction de leur manufacture soit commencée sur-le-champ, car ils veulent que leurs maisons et leurs boutiques soient reconstruites avant tout. Il n'est donc pas question pour l'Etat d'engager dès maintenant des capitaux importants dans une affaire qui ne peut lui rapporter, mais seulement de promettre que la manufacture sera reconstruite, et qu'elle le sera à Beauvais.

Depuis sept ans les habitants de cette malheureuse ville vivent dans des conditions qu'il est, hélas, facile d'imaginer, et, par leur courage et leur volonté admirables, ils valent bien qu'on prenne en considération ce souhait qu'ils expriment avec encore tant d'espoir.

Ainsi nous ne pouvons, en nous associant à ce souhait, que reprendre le S.O.S. lancé par les Beauvaisiens : « Une ville sinistrée veut renaître... aidez-la ! »

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

Un beau spécimen de tapisserie de Beauvais moderne, d'après Céria.

Du salon de l'hôtel de ville, où, le 3 avril 1918, Clemenceau et Lloyd George décidèrent de confier le commandement suprême des armées alliées au général Foch, on n'a pu retrouver que les dessus des sièges.

Sièges recouverts de tapisserie de Beauvais (époque de Charles X).

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

INITIATION AU LETTRISME

J'AVAIS entendu parler du lettrisme. Je me doutais assez vaguement que c'était une nouvelle école littéraire — tenue par certains pour un peu loufoque. Mais je me méfie des idées préconçues et, en littérature comme ailleurs, j'aime les découvreurs et les audacieux. Aussi ai-je accueilli avec le préjugé favorable le petit traité du lettrisme qui m'est arrivé ces jours-ci. Il a pour titre *Introduction à une nouvelle poésie et à une nouvelle musique.* Et je l'avais à peine ouvert que je me suis rendu à la vérité : il s'agit bien de quelque chose d'absolument nouveau.

Comme on juge un arbre à ses fruits, un système littéraire se fait estimer par les œuvres qu'il produit. Avant d'entrer dans l'exposé doctrinal qui me révélerait les secrets du lettrisme, je suis donc allé tout droit aux poèmes lettristes qui sont publiés en modèles à la fin du volume. Et j'avoue que j'ai été saisi : moins d'admiration, à vrai dire, que d'un étonnement trop grand pour que nul autre sentiment trouvât place auprès de lui. Rien ne saurait, je crois, donner une idée d'un poème lettriste, si ce n'est une citation. Voici, choisi presque au hasard, celui qui a pour titre *Cloches, pierres et prières pour une nouvelle cathédrale :*

Ferg, fier, foug, fobergue
Jar. Jointe. Joug. Jobergue
Gagoal gagînt gogal
Pîginne, Ringînne, Ingînne
Roîgall.
Calméliodall
Calmélidaaal.

Au risque de rompre l'élan lyrique de cette page, je saute deux strophes, et j'arrive à ceci :

Cathédraal dagallall
fal. Galaline
Linne. Sialéline
fal, coatégoal
touff — toxine !
touff — toxine !
Glatigall, nontygall, plamigall
plamigall

Comme cette poésie ne prend sa valeur, vous vous en doutez peut-être, que si elle est lue à haute voix, il convient d'ajouter que l'indication « majestueusement » commande la diction de tout ce qui précède. Et vous ressentez, j'en suis sûr, quelle opposition pathétique est produite par le finale, dont il faut déclamer « tristement » les trois vers que voici :

Gong. Galigolon, galigolon
Tdjong coloholon holocolon
Bloum, loubicouloum. Coum ?

Je ne suis certes pas de ceux qui exigent de la poésie qu'elle soit explicite. Elle peut avoir, je crois, de grandes beautés qui nous frappent sans que nous les comprenions absolument. Cette conviction n'a pas suffi, je l'avoue, à me mettre en état de perméabilité au lyrisme lettriste. Il y avait évidemment quelque chose qui m'échappait. Je demeurais rêveur devant cette déclaration du fondateur du lettrisme : « Indiscutablement, la Lettrie ne devait apparaître qu'en France, parce que ce pays est la source du langage clair... » Pour obtenir le secret de cette clarté, j'ai donc recouru au programme et à la doctrine.

Quel est d'abord le chef de l'école, l'inventeur de cette poésie nouvelle ? J'ose à peine poser la question et sembler convenir que je l'ignorais hier encore. Dans la mesure où le lettrisme est comparable à la Pléiade ou au romantisme, le nom d'Isidore Isou ne devrait pas être moins célèbre que ceux de Ronsard ou de Hugo. Isidore Isou, parlant de lui-même à la troisième personne, comme les grands hommes aiment à faire parfois, écrit des phrases comme celle-ci : « A partir de Baudelaire, tous les poètes n'ont été que des degrés vers Isou. » Tous, vous entendez bien, c'est-à-dire, notamment, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Apollinaire, Valéry... Ailleurs, à propos de la liaison subtile qu'il y a entre la poésie lettriste et la musique, notre Isou déclare : « De Claude Debussy à Isidore Isou, la musique pousse vers un chemin plus pur et plus clair. » Cette diablesse de clarté, décidément, nous poursuit, et il faudra que nous en venions à bout avant de prendre congé du lettrisme. M. Isou, par bonheur, s'éclaire d'abord lui-même par quelques renseignements biographiques. Goldstein, de son patronyme, et tel celui qui était venu d'Amiens pour être suisse, il nous est arrivé de Roumanie pour être poète lettriste. Agé de vingt-deux ans et trois mois à ce jour, il nous propose un exemple de plus de la précocité des novateurs : il sortait à peine du lycée de Bucarest quand, nous dit-il, il a ordonné définitivement, entre dix-sept et vingt ans, les fondements de son œuvre complète (dix volumes à paraître prochainement). Ces volumes à venir nous promettent des vues sur la révolution lettriste en peinture, au théâtre, en philosophie, en politique. Nous voyons d'avance les têtes de chapitres : de Michel Ange à Isou, de Shakespeare à Isou, de Platon à Isou, de Richelieu à Isou... Vous commencez à concevoir, j'imagine, quelle figure ridicule vous feriez dans le monde, si vous étiez resté dans l'ignorance d'Isidore Isou.

J'entends bien que son œuvre, malgré tout, vous demeure quelque peu mystérieuse, et que vous attendez de moi un chemin vers cette éblouissante clarté que nous poursuivons depuis le début. Je vais faire de mon mieux. Tâchons d'atteindre l'essentiel, sans nous égarer dans l'accessoire. Il me faut renoncer, par exemple, à épiloguer sur le parallèle qu'Isidore Isou développe entre l'*amplique* et le *ciselant.* Non qu'il y ait de quoi s'effrayer de ce surcroît d'étrangeté. Isou voit là deux versants de la poésie. L'amplique ce serait le lyrisme qui fait du volume extérieur, voire oratoire ; le ciselant, au contraire, grave en lui-même sa méditation. Hugo est amplique, Mallarmé est ciselant. Le vocabulaire mis à part, cela n'est d'ailleurs pas très neuf. Et puis, ce n'est pas le principal du lettrisme.

Or, le lettrisme, en définitive, consiste à tuer les mots usuels, et à demander aux lettres de donner la vie à un langage nouveau. Les mots, pour le poète lettriste, sont des instruments conformistes, des organes sclérosés. Il faut faire éclater les mots, pour libérer les lettres vivantes. Le manifeste de la poésie lettriste proclame :

Isidore Isou commence la destruction des mots pour les lettres
Il s'agit de faire comprendre que les lettres ont une autre destination que les mots.
Isou défera les mots en leurs lettres.
Chaque poète intégrera tout en Tout.
Il faut révéler le tout par les lettres.

Et il ajoute :

Ceux qui ne peuvent quitter les mots, qu'ils restent là !

Voilà qui signale à beaucoup d'amateurs de poésie le danger d'être semés en route par les pionniers du lettrisme. Car il n'y a pas si longtemps que le culte du mot était professé par les poètes, et que ceux-ci passaient pour des artistes du verbe. Je sais bien que le mot avait couru des aventures. Pour l'affranchir des routines du langage, on avait imaginé, voilà un quart de siècle, au temps de Dada, de rompre la logique des mots et de tirer ceux-ci au hasard d'une sorte de dictée somnambulique. C'était l'écriture automatique. Ce qui fut alors le comble de la hardiesse passe aujourd'hui pour un style conventionnel, puisque le mot, quel qu'il soit, doit mourir, afin de laisser les lettres qui le composent marcher toutes seules.

Fort bien. Mais, dans cette direction, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Les lettres, après tout, sont un instrument bien conservateur, elles aussi. Depuis le temps que les Phéniciens ont inventé l'alphabet, et que par la suite Gutenberg l'a moulé dans l'imprimerie, les lettres ont pris une rigidité de forme intolérable au dynamisme de la nature. La seule idée de monter l'escalier B, ou d'être inscrit dans la section Z, ferait prendre en horreur le caporalisme des lettres. Je m'étonnais déjà qu'Isé ne s'en fût pas avisou. (Pardon, je deviens lettriste malgré moi.) Mais Isidore Isou a tout prévu. Et, pour finir, il nous propose un alphabet lettrique, où les signes bien connus des lettres grecques servent à indiquer des bruits organiques purs de toute tradition. Ce qui était A, B, etc., devient « zézaiement, râle, grognement, ahanner (son rauque fait avec le gosier en gonflant le ventre), hoquet, toux, son du crachat (une sorte de peuh-pouah-ptiou ensemble) ». Je renonce à énumérer toutes les richesses phoniques de cet alphabet nouveau.

Je vous disais bien, tout à l'heure, que la poésie lettriste ne peut être vraiment goûtée qu'à haute voix, si l'on peut dire. La première fois qu'Isidore Isou donnera une matinée poétique à bouche ouverte ou fermée, à condition de n'être pas dans un fauteuil trop proche des postillons possibles, il faudra ne pas la manquer.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

L'AMOUR DES TROIS ORANGES
NUITS NOIRES

UNE page des *Mémoires inutiles,* de Carlo Gozzi, a inspiré à Alexandre Arnoux cet *Amour des trois oranges* — titre d'une pièce du même dramaturge italien — que M. Gaston Baty vient de présenter au théâtre Montparnasse. Il voit dans son héros, « personnage pittoresque, lunaire et douloureux », un de ces êtres « toujours bafoués par le destin qui équilibrent par leur déveine la fortune des heureux ». En fait, Gozzi, heureux en art sinon en amour, composa de 1761 à 1765 une dizaine de *fiabe* ou féeries dramatiques d'une invention étourdissante et où le XVIII[e] siècle finissant jetait, dans le cadre voluptueux compris entre le pont du Rialto, la place Saint-Marc et le théâtre de la Fenice, un dernier éclat. Il vécut quatre-

Phot. Lipnitzki.

HUBERT PRÉLIER, PAUL RELSE, JUNIOT, HIGONNENC ET MURIEL CHANAY DANS « L'AMOUR DES TROIS ORANGES », MIS EN SCÈNE PAR GASTON BATY.

vingt-six ans, ce qui laisse entendre que ses peines de cœur non seulement ne lui furent pas mortelles, mais encore servirent « ce poète profond et saugrenu, cette existence baroque », cet esprit pailleté, cette abondance qui, livrée à son flot, eût risqué l'épithète de facile.

Alexandre Arnoux a replacé Carlo Gozzi dans son atmosphère, au milieu de la troupe de « grands baladins italiens » qu'il avait su former, et dont les ombres amères et bouffonnes errent encore, sans doute, sous les lambris dorés de la Ca'Rezzonico ou du palais Grassi, que décorèrent Pietro Longhi et G. B. Tiepolo. Le comte Carlo découvre dans une auberge de campagne une fille vive comme la flamme, Théodora Ricci, qu'il emmène à Venise, où il la fait débuter au théâtre de San Samuele. C'est tout de suite le triomphe ; la petite campagnarde, en quelques saisons, se mue en étoile. Tous sont amoureux d'elle, depuis le sensible Gozzi jusqu'au directeur du théâtre et même son propre mari, le bégayant Gennaro ; mais, en digne comédienne qu'elle est, Théodora n'aime que ce qui brille : l'argent, le pouvoir, de sorte qu'elle devient la maîtresse du comte Gratarol, attaché au gouvernement de la Sérénissime. Gozzi, jaloux, raille cruellement son heureux rival dans une pièce que l'actrice n'hésite pas à interpréter, car elle pense gagner à tout coup. Et, en effet, les autorités font fermer le théâtre, Gozzi et ses histrions se trouvent réduits au silence, mais le comte Gratarol emmène la belle à Paris.

On devine si, sur pareil thème, l'auteur du *Rossignol napolitain* a pu prodiguer les arabesques, les chatoiements, les irisations. Alexandre Arnoux, esprit agile, orné, subtil et de la plus poétique fantaisie, se meut avec une aisance de funambule dans le monde burlesque et chimérique où il nous entraîne à la suite de ses héros. Son texte dense, délicat, fleuri et d'une constante saveur, est d'une qualité littéraire que — Giraudoux mis à part — nous n'avions pas eu la fortune d'entendre au théâtre depuis longtemps, et l'on se fait par avance une joie de le goûter une seconde fois à la lecture. Je ne prétendrai pas qu'il soit trop « écrit » ; le souci de la vérité m'oblige pourtant de reconnaître que l'auteur, emporté par son aimable génie, s'est parfois laissé entraîner en des développements, valables en soi, mais qui freinent l'action et ralentissent l'intérêt.

Bien entendu, M. Gaston Baty était à l'aise dans cette fête doublement théâtrale. Sa mise en scène laisse si peu à désirer qu'on ne pourrait guère l'imaginer autrement. Mais son art souverain s'est particulièrement manifesté dans l'épilogue. On ne sait que louer le plus dans ce dénouement d'une mélancolie raffinée, de l'intelligence du réalisateur menant un jeu délicieusement suggestif d'ombres chinoises ou de la qualité du dialogue. Quand auteur et metteur en scène se rejoignent à ce point, le théâtre obtient tout naturellement cette « présence » au prix de quoi tous les prestiges du cinéma ne sont plus qu'impuissant simulacre. Et il va sans dire que les acteurs n'ont pas, en la circonstance, un moindre mérite. Mmes Gabrielle Fontan et Muriel Chanay, MM. Hubert Prélier, Georges Cusin, Martial Rèbe, Claude-André Messin et tous les autres méritent un égal compliment.

Rien de plus éloigné de *l'Amour des trois oranges* que les *Nuits noires*, de John Steinbeck, deux actes adaptés par M. R. Bélin. Le grand romancier américain écrivit en 1941 la nouvelle d'où fut tirée cette pièce. « Steinbeck, nous dit-on, n'a voulu écrire ni le drame de l'occupation ni celui de la résistance, mais seulement nous montrer des êtres humains aux prises avec le malheur du monde. » Cela est vrai. Il n'en reste pas moins que, par une prescience qui en dit long sur sa valeur d'écrivain, il a, du même coup, dit tout ce qu'il fallait dire sur la condition des peuples soumis, durant cinq ans, à l'oppression la plus barbare. La scène se passe dans une petite ville que l'on situe aussitôt en Norvège. L'état-major ennemi s'est installé chez le bourgmestre Orden. Celui-ci incarne l'esprit de liberté opposé à la conception totalitaire de l'envahisseur. Un colonel allemand, qui connut la première grande guerre, n'est pas éloigné de comprendre la criminelle folie de son gouvernement, mais il se refuse à discuter les ordres du « chef » et courra, sans illusion, à la catastrophe. Parmi ses officiers, l'un est une brute mécanisée, l'autre, obsédé par sa solitude et l'hostilité qui l'entoure, comprend sentimentalement que la haine ne paie pas. Quant aux « occupés » — un seul collaborateur excepté — la justice de leur cause les soutient jusqu'à la mort.

Le grand mérite de cette pièce tient surtout à la sobriété des moyens, à l'éloquente simplicité du dialogue. Les caractères des adversaires sont dessinés d'un trait ferme, sans concession à la sensiblerie, sans aucun empâtement mélodramatique. L'interprétation et la mise en scène sont à la hauteur du texte. Dans le rôle du colonel allemand, M. Henri Rollan, par son autorité, sa dureté contenue, ses doutes aussitôt contrebattus par une implacable nécessité intérieure, a fait une création magistrale. M. Jacques Baumer est un bourgmestre d'une humanité exemplaire. Il faut citer encore l'excellent Robert Le Flon, M. Marcel Roma, collaborateur type, Mmes Suzanne Demay, Germaine Michel, la touchante Francine Bessy, sans excepter leurs camarades, qui forment une troupe d'une conviction et d'une homogénéité à laquelle on ne peut que rendre sans réticence un hommage collectif.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

L'OPÉRA REPREND « LE COQ D'OR »

QUAND le grand Rimsky-Korsakov vint à Paris, en 1907, pour la seconde fois, il reçut un accueil délirant. Je le revois encore, à l'Opéra, pliant en équerre son long et maigre corps. Je revois sa barbe de vermeil niellée d'argent et les éclairs blancs de ses grosses lunettes. Il partit cependant fort mélancolique et prophétisant que l'âme russe demeurerait toujours impénétrable aux Français. Depuis lors, Moussorgsky, Balakirev, Borodine, Stravinsky, Prokofief, pour ne retenir au tamis que les plus grands, se sont intimement mêlés à nos pensées, et Rimsky nous est, de tous, le plus familier et l'un des plus chers. On écoute avec ravissement la partition du *Coq d'or*. Elle ne peint pas la Russie des neiges, des rennes, de l'océan boréal. Mais, comme presque toute l'œuvre du voluptueux musicien, la Russie chaude, la Russie asiatique, caucasienne, proche du pays de Shéhérazade. Celle où la gorge des femmes est roucoulante à l'égal du col des tourterelles et des flûtes islamiques.

Les thèmes du *Coq d'or,* notamment celui de *l'Astrologue,* qui roucoule dans l'aigu, à l'extrême pointe du ténor, et plutôt dans une tessiture de haute-contre — le ténor du *Désert* et celui de *l'Enfance du Christ* ne montent pas plus haut, et ce sont eux aussi des fils du soleil — et les thèmes de miel fondu de la reine de Chemakha, aussi chromatiques que celui de la *Péri* de Dukas, tournent dans l'air à donner le vertige. Oh ! Les câlins ! Les frôleurs... Rimsky les orne, les aquarelle de toutes les couleurs de l'orchestre. Quelle jeunesse et quelle sensualité dans une musique de sexagénaire fatigué !... *Le Coq* est la dernière production de Rimsky, vieux avant l'âge, et dont le corps, à soixante-quatre ans, s'endormit dans la mort, n'en pouvant plus ! Mais l'âme restait aussi fraîche que lorsque l'adolescent Nicolas s'embarquait à vingt ans pour faire le tour du monde...

Pour nous, ce Russe est un prince d'Orient. Il est toujours le chantre d'Antar, de Sindbad le marin. Un merveilleux Asiatique.

On sait que *le Coq d'or* a été inspiré au librettiste Bielsky par un conte de Pouchkine, qui est éminemment le poète national russe. Mais Pouchkine a beaucoup vécu sur la mer Noire; il a galopé dans le Caucase; il a puisé au folklore méridional, au folklore des pays frontaliers de la Russie d'Asie. Ce conte-ci n'est pas très clair. Certain roi Dôdon, ventripotent comme Gargantua, ami du bien-vivre autant que Pausole, a bien des ennuis avec ses voisins. Ce grand dormeur est sans cesse réveillé par des invasions. Un astrologue en chapeau pointu et robe constellée lui fait don d'un coq d'or pur, qui bat des ailes aussi bien que le canard de Vaucanson et chante mieux. C'est le coq sentinelle, qui, par le gosier sonore de Mme Eliane Laurence, qu'on aurait bien dû placer sur la scène au lieu de la mettre dans l'orchestre, avertit les armées cocasses de Dôdon de l'approche des ennemis. Dôdon s'en va-t-en guerre. Il fait, ne sais comment, la connaissance de la reine de Chemakha, qui sort de sa grande tente pour vocaliser sur des gammes étranges et jongler avec les demi-tons, en faisant admirer un corps souple et une vénusté délicate. C'est aujourd'hui Mme Vina Bovy, harmonieusement belle, drapée de soies et de gazes à miracle, et dont chaque pose est à peindre. Elle a des « hanchés » de vierges médiévales, qui témoignent d'autant de goût que d'étude. Et les intonations ont beau être traîtresses : elle n'y trébuche jamais... La reine fait la conquête de Dôdon, malgré les prétentions du général en chef, une sorte de général Boum, casqué comme un héros d'Offenbach. Il l'amène dans sa capitale, où le peuple chante en chœur avec une perfection et un art qu'on n'admire pas chez nous dans les cortèges du 1er mai. C'est alors que l'Astrologue, pour prix de son coq merveilleux, exige la plus merveilleuse princesse. On le paie, comme il faut, en coups de bâton. Il se relève, le larynx en parfait état, pour roucouler de nouveau que le conte est fini.

Bouffonnerie et volupté. Opérette rythmique, glissements amoureux... L'Opéra s'est bien tiré du lyrisme érotique. Mais sa bouffonnerie pèse comme le Caucase... Les chœurs sont figés; les généraux comiques ont des bottes de plomb et la gaîté des croque-morts. L'orchestre lui-même, que M. Robert Blot essaie en vain de ravigoter de sa baguette, empâte et empèse les sonorités aériennes, noue comme des cordes les fils de la dentelle. On est étonné que tant d'esprit, répandu sur les pages imprimées, se traduise finalement en somnolence...

M. Rimbaud garde, en dépit du temps qui s'en va, la fraîcheur de ses notes hautes. M. Froumenty est sonore, mais s'efforce en vain à l'animation. On dirait qu'une baguette de fée Carabosse a touché tous ces pantins; ils ne sont pas endormis; mais engourdis.

La soirée commence par un solo de danse sur les admirables variations d'*Istar,* de d'Indy. Variations inversées. Au lieu de partir du thème nu, elles y aboutissent, à mesure qu'*Istar* dépouille ses voiles et ses bijoux. La musique de d'Indy se passerait, dit-on, de toute chorégraphie. Mais n'est-ce rien d'admirer la beauté plastique, de suivre la danse éloquente et parfaite de Mlle Bardin ? J'étais au ciel ; près d'Istar.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LA POURSUITE INFERNALE
AMES REBELLES

Avec ses titres français, John Ford n'a décidément pas de chance. On avait déjà traduit par l'accrocheur *Chevauchée fantastique* le simple *Stage-Coach* qui veut dire tout bonnement diligence. Voilà maintenant que l'on baptise d'une manière mélodramatique : *la Poursuite infernale,* une bande qui porte le nom de *My darling Clementine.* Ce dernier contresens est plus gênant que le précédent. *My darling Clementine,* en effet, est le titre d'une chanson populaire anglaise dont les paroles sont délibérément parodiques. En choisissant ce titre et en se servant de l'air de la chanson comme leitmotiv de son film, John Ford a montré sans le moindre doute qu'il ne voulait pas prendre trop au sérieux l'histoire qu'il nous y racontait. C'est précisément le contraire que la dénomination française veut faire croire au public.

Le hasard veut d'ailleurs que *la Poursuite infernale* constitue en quelque sorte une deuxième mouture de *la Chevauchée fantastique,* dans laquelle certains voient le chef-d'œuvre du réalisateur américain. Comme son prédécesseur, ce film utilise comme décor cet extraordinaire désert d'Arizona « Monument Valley », où émergent, d'une plaine désespérément nue, de gigantesques rochers isolés affectant la forme des vieux burgs romantiques; mais, alors que le principal mérite de *la Chevauchée fantastique* consistait à faire vivre dans le cadre traditionnel du western, avec son inévitable combat de Blancs et de Peaux-Rouges, des personnages relativement peu conventionnels et d'une psychologie nuancée, *la Poursuite infernale* constitue un simple exercice de virtuosité sur le thème mille fois utilisé du shériff qui réussit à rétablir l'ordre public parce qu'il est plus adroit à se servir de son revolver que les bandits qu'il combat. C'est un indice de la familiarité du public américain avec ce genre dramatique. De même que Jean Giraudoux est sinon incompréhensible, du moins dépourvu de saveur pour ceux qui ne connaissent pas par cœur les grands classiques français et ne peuvent pas saisir instantanément le sel de ses allusions ou de ses antiphrases, de même on ne prendra pas grand plaisir à *la Poursuite infernale* si l'on n'a pas présentes à l'esprit les scènes consacrées qui se déroulent dans les salons du Far-West et dont John Ford prend à chaque instant le contre-pied. Il y a là une gageure d'artiste sûr de son métier à jouer sans cesse le contrepoint de l'intrigue, à accorder plus d'importance à un ciel tourmenté qu'à l'action qu'il surplombe, à mettre en relief le côté humoristique en escamotant le côté dramatique.

C'est un trait assez significatif de la mentalité anglaise qu'un livre qui a obtenu pendant la guerre un des plus gros succès de librairie ait pour protagoniste un objecteur de conscience. Le roman d'Erick Knight, qui s'appelle en anglais *This above all* (citation de Shakespeare dans le discours que Polonius tient à son fils Laerte : « Ceci par-dessus tout : sois sincère envers toi-même »), raconte, en effet, l'histoire d'un soldat qui, après s'être conduit avec héroïsme pendant la retraite de Dunkerque, éprouve un tel dégoût de la guerre qu'il refuse de rejoindre son corps et préfère déserter. Je sais bien que tout s'arrange à la fin, mais on voit difficilement les censeurs d'un autre pays accordant leur visa à un thème semblable.

Anatole Litvak a adapté consciencieusement ce sujet difficile et a réussi à tenir la balance égale entre ce que son non-conformisme pouvait avoir de dangereux et les concessions romanesques nécessaires pour que le film ne heurte pas les sensibilités collectives.

Il serait excessif de dire qu'il a réussi une grande œuvre, dont il avait pourtant la matière. Une satire des milieux aristocrates, qui doit servir à justifier la révolte du héros, apparaît comme un peu simpliste et manque en outre de vigueur. En revanche, il a parfaitement réussi la reconstitution de l'atmosphère anglaise, et notamment de l'état d'esprit d'un peuple qui se voyait, en juin 1940, pour la première fois menacé dans son existence même sans que pour cela le rythme de sa vie quotidienne s'en trouvât apparemment modifié. Il y a une peinture amusante d'un camp d'entraînement d'auxiliaires féminines qui s'oppose, par contraste, avec le décor traditionnel d'une auberge de campagne ou d'une cure de village. Tyrone Power n'était peut-être pas exactement l'acteur qui convenait au rôle, mais il faut lui rendre cette justice qu'il a réussi une de ses meilleures créations.

Phot. Century-Fox.

Linda Darnell entre Henry Fonda et Victor Mature dans « My darling Clementine. » (« la Poursuite infernale. »)

BÉATIFICATION DE MARIA GORETTI

Le 27 avril dernier, une jeune paysanne italienne de la région d'Anzio, qui, le 5 juillet 1902, fut assaillie et assassinée, à l'âge de onze ans, a été proclamée bienheureuse par S. S. le pape Pie XII au cours d'une cérémonie grandiose dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, en présence de quarante mille fidèles, parmi lesquels la mère de la jeune martyre Assunta Goretti, âgée maintenant de quatre-vingt-trois ans. Mais ce qui donne un intérêt particulier à cette béatification, c'est que l'auteur du crime, Alessandro Serenelli, arrêté alors et condamné à trente années de prison, qui s'est repenti pendant sa captivité et lors de sa libération est entré dans un monastère, où il porte désormais le nom de père Stefano, a témoigné au procès de béatification.

Photographies A. P.

Les fidèles se pressent autour de la châsse où repose le corps embaumé de la bienheureuse.

S. S. Pie XII (au centre) déclare bienheureuse Maria Goretti.

Le portrait de la bienheureuse, par A. Bea.

La mère de Maria Goretti signe un portrait de la bienheureuse.

TABLEAUX MODERNES

Par une coïncidence exceptionnelle, tandis que le Salon s'efforce de réhabiliter la peinture académique, c'est à celle-ci également que l'Hôtel Drouot vient, pour une fois, de rendre la vedette. Ernest Meissonier, Jean Béraud et Jean Boldini ont retrouvé dans une vente de Me Maurice Carpentier et de M. Schœller un succès auquel leurs mânes n'étaient plus habitués depuis longtemps.

Du premier, qui cota souvent 100.000 francs-or entre 1890 et 1900, un panneau (19×24) « fignolé » comme dans ses meilleurs jours, *les Joueurs de cartes*, a été adjugé 190.000 francs, et du second deux peintures (50×67) et (53×69), évoquant la rue de la Paix vers 1900, et d'une précieuse valeur documentaire, ont fait 62.000 et 50.000 francs.

Mais c'est Boldini, souvent étourdissant de chic et de brio dans ses portraits mondains, qui s'octroya les enchères les plus stupéfiantes pour quatre petites peintures aussi minutieuses dans le détail que celles de Meissonier, mais avec plus d'élégance : *Jeune Femme assise dans un parc* (45×35), 410.000 francs; *Au bord du bassin* (34×54), 510.000 francs ; *la Promenade dans la campagne* (24×34), 250.000 francs, et *Jeune Femme dans un atelier* (23×33), 380.000.

Les indépendants étaient bien représentés également dans la vente de Me Rheims, mais par des œuvres moins caractéristiques. La meilleure, *Portrait de Mme Jos. Hessel*, peinture à la détrempe (42×41), par Vuillard, a atteint, frais compris, 173.360 francs.

La première vente de la collection Fénéon s'est déroulée le 30 avril, sous la direction de Me Bellier, avec MM. Schœller et Bignou. Elle ne réunissait que des pièces de second choix, les plus importantes étant réservées pour la vente principale du 30 mai. On a tout de même donné 20.000 francs pour un *Nu* à la plume (63×47), de Gromaire, 53.000 francs pour un dessin au crayon (17×10) de Seurat, *l'Enfant à l'écharpe*, et 36.000 francs pour une *Marine* au fusain rehaussé d'aquarelle (30×47), de Signac.

PETITES CHRONIQUES

Le Numéro Spécial d'Été paraîtra le 7 Juin

225 Frs

Retenez-le dès maintenant chez votre marchand habituel

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

L'histoire du Vatican, aussi bien celle de la cité que celle des papes, a déjà été écrite depuis un siècle par maints auteurs, mais celle que vient de publier notre érudit confrère Charles Pichon (Société d'études françaises et internationales), si elle emprunte, certes, à ses devancières, apporte surtout une explication, mise à la portée de tous, des grandes phases de la vie intérieure du Vatican et de ses relations avec les puissances extérieures.

Livre utile, livre vrai qui met en lumière les efforts des papes pour la paix, leur attitude devant les trusts et les nationalisations, leur position en face de Moscou et de Washington, ces deux pôles d'attraction du monde moderne.

Vivant depuis plus de cinquante ans dans l'atmosphère des *Commentaires* de César, M. Georges Colomb se devait de nous faire revivre une époque tragique entre toutes : celle de la conquête de la Gaule par l'empereur romain. L'auteur nous présente donc la figure d'un *Vercingétorix* (Fayard) dépouillée de sa légende, dépouillée des erreurs et des mensonges dont elle est généralement ornée ; il présente dans son humaine grandeur ce Gaulois qui sauva l'honneur du pays, s'il ne réussit pas à l'arracher « aux ventouses de la pieuvre romaine ». Cependant, nous ne suivrons pas M. Colomb lorsqu'il tente de démontrer qu'Alésia se confond avec Alaise, dans le Doubs.

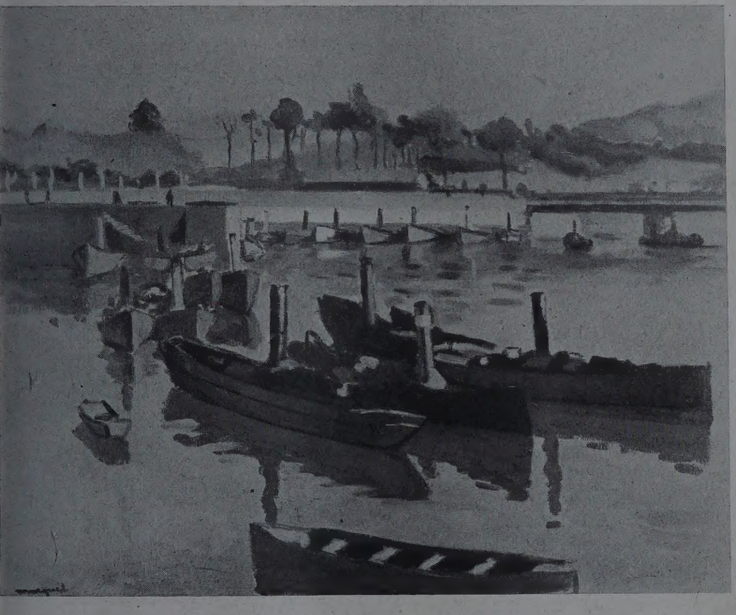
Mgr Chevrot nous retrace, en 250 pages, la vie ardente et généreuse de *l'Abbé Roger Derry* (Bonne Presse), qui fut arrêté par la Gestapo le 9 octobre 1941 à Saint-François-Xavier, pour être ensuite interné à Fresnes, jugé, transféré à Rheinbach et à Cologne, décapité enfin à la hache dans la prison de cette dernière ville, le 15 octobre 1943. On connaît la dernière lettre de l'abbé : elle peut prendre place dans l'anthologie des martyrs de la Résistance.

H. DE M.

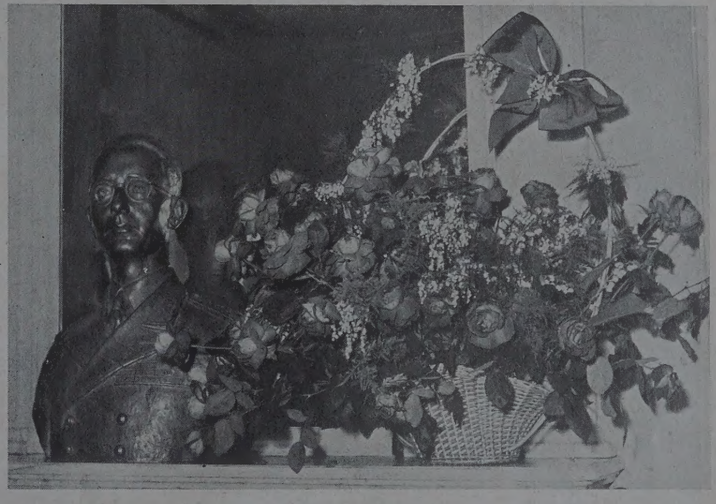
COMPOSITEURS BELGES

Sous l'égide du « Triptyque », José Bruyr a présenté, à Paris, la jeune école musicale de Belgique. Grâce aux échanges internationaux, Absil, Marcel Poot, Chevreuille, André Souris ne sont plus des inconnus pour les mélomanes français. Ils trouveront bientôt, auprès d'un plus vaste public, l'audience que méritent leurs intéressantes et originales compositions, où, sous de puissantes affinités ravéliennes, percent maintes hardiesses tonales, rythmiques et mélodiques d'un charme entièrement neuf. Et c'est aussi parce que nous savons quelle activité dépensent nos amis belges pour la diffusion de la musique française que nous adhérons, d'esprit et de cœur, à toute initiative qui permette de leur rendre une égale hospitalité artistique.

L. MAURICE-AMOUR.



Saint-Jean-de-Luz, *d'Albert Marquet. Cette toile a été adjugée 121.000 francs par Me Bellier; expert : M. Schœller.*



A l'occasion du 1er mai, une délégation des Forts de la Halle est allée offrir, dans sa villa près de Paris, une corbeille de muguet à l'ancien préfet de police, M. Ch. Luizet. Celui-ci vient d'être nommé gouverneur général de l'A. E. F.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ LAPRADE, CÉRIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LES VENTES

HOTEL DROUOT

Collection Fénéon (2e vente)
TABLEAUX MODERNES
DESSINS-AQUARELLES-GOUACHES-PASTELS
Bonnard, Braque, Cousturier, Cross, Degas, Dufy, Gromaire, Guys, L. Hervieu, Matisse, Modigliani, Pascin, Pissarro, Roussel, Seurat, Signac, Van Dongen, Vuillard, "Les Poseuses" : trois œuvres importantes par Seurat. - Vente Hotel Drouot, salles 9, 10 et 11 réunies, vendredi 30 mai (exposition 29 mai). Me Alph. BELLIER, comm.-priseur, assisté de MM. Schœller et Bignou.

LE QUATRIÈME NUMÉRO DE
France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE 15 JUIN

Sommaire :

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE
Fantaisie poétique de Jules SUPERVIELLE

JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR
Nouvelle inédite de Marcel THIRY

LA ROUTE AU TABAC
Pièce en trois actes de J. KIRKLAND
Adaptation française de Marcel DUHAMEL

AU SALON DE LA NATIONALE

Phot. Marc Vaux.

SAINT-LOU. — « LA FEMME EN VERT. »

LE BRIDGE (N° 27)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 23

LE MORT :
♠ R V 9 4
♡ 7 3
◇ R V 4 2
♣ 6 3 2

entame : ♡ V

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A 10 8 6 2
♡ A D
◇ A D 5
♣ R 7 4

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	passe	2 ♠	passe
4 ♠			

Ouest entame du ♡ V et Est fournit ♡.

Comment continuer ?

Il faut jouer ♠ 2 pris par le R, puis, en admettant que Ouest et Est ont fourni un petit atout, jouer ♠ V et, si Est joue encore un petit ♠, faire l'impasse à la ♠ D.

Si Ouest a la ♠ D seconde, troisième ou quatrième, on peut la lui concéder sans crainte parce qu'une attaque à ♣ venant de Ouest est sans danger. Le contrat est réussi avec 4 ♠ + 4 ◇ + 2 ♡ = 10 levées.

Si l'on commet la faute de jouer ♠ R et As, sans impasse (application mécanique de la règle : pas d'impasse à la dame avec 9 atouts), le contrat sera manqué si Est a la ♠ D troisième et Ouest le ♣ As, car Est rejouera ♣ et l'on perdra trois levées à cette couleur en plus de celle à ♠.

Faut-il en conclure que l'étude n° 23 prend en défaut la règle de jeu : pas d'impasse à la dame avec 9 atouts ?

Une telle manière de s'exprimer serait impropre et révélerait un grave contresens dans l'interprétation des règles de jeu.

Ces règles, comme on le sait, trouvent leur démonstration dans le calcul de probabilités et non pas dans l'expérience.

La règle précédente se démontre avec la même rigueur que le théorème de Pythagore.

Mais il ne faut pas oublier que cette règle sous-entend que le but visé est de prendre la ♠ D.

Or, le plan de jeu dans le n° 23 n'impose pas ce but. Prendre la ♠ D est accessoire et nullement nécessaire. L'important est de ne pas donner la main à Est parce qu'on risquerait alors de perdre trois levées à ♣, ce qui entraînerait la chute. A buts différents, règles de jeu différentes.

La première chose est le plan de jeu, car lui seul indique le but à viser. Dès que ce but est connu clairement, les mathématiques interviennent alors pour enseigner la tactique qui a le plus de chances d'atteindre ce but.

ÉTUDE N° 24

LE MORT
♠ A 5 4 2
♡ R D 10 9 6
◇ ...
♣ A R 10 2

entame : ◇ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R V 8
♡ A V 8 7 4 3
◇ ...
♣ 6 5 4 3

Sud joue six cœurs. Ouest entame du ◇ R. Plan de jeu ?

André Chéron.

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE BRACELET CUIR
MAROQUIN SELIVA VÉRITABLE

J'ai des Cheveux
et ils se portent BIEN

La Silvikrine étant assimilable, nourrit le cheveu par la racine et provoque ainsi une nouvelle pousse de cheveux.

Rien de mystérieux : un aliment naturel pour les cheveux.

Pas de traitement compliqué : 3 minutes par jour seulement.

Laissez agir sur le cuir chevelu les 14 éléments constitutifs que renferme la Silvikrine, afin de revivifier les tissus générateurs des cheveux.

Plus tôt vous emploierez la Silvikrine, meilleur sera le résultat. La Silvikrine assouplit le cuir chevelu, et elle l'empêche de devenir calleux.

Les pellicules disparaissent, la chute s'arrête, les cheveux repoussent.

Mesdames ! Une belle chevelure opulente et soyeuse récompensera votre confiance dans la Silvikrine.

Comme on le voit sur sa carte d'identité, M. D. H. à A... avait le devant de la tête complètement dégarni. La photo dans le rond montre M. H... tel qu'il est maintenant après quelques mois de Silvikrine.

Dans les cas graves : Silvikrine pure.
Pour les soins quotidiens des cheveux, contre les pellicules et la chute, pour stimuler la pousse : Lotion Silvikrine.

Silvikrine
ALIMENT BIOLOGIQUE DES CHEVEUX
fertilise le cuir chevelu

450/2 S

COGNAC ROUYER
MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Et. Me **MALLET**, not. au Kremlin-Bicêtre.
PROPté à **VILLEJUIF**, 32, rue René-Hamon, Adje **30 Mai** 15 h. **M. à p. : 400.000** frs. S'ad. Me **MALLET**, not.

BELLE FERME près **GISORS** 1 heure Paris. **197 hect.**, terres et pâtures en part. plantées. Très beaux bâtim. Louée nov. 1947. A vendre en 1 ou 2 lots par adjudication volontaire le **5 Juin** à 15 h. à la mairie Beauvais. S'adr. à Me **LARATTE**, notaire à Beauvais, ou à Me **DAVID**, 163, rue la Pompe, Paris (sur rendez-vous). CAR. 57-03.

Et. Me **MALLET**, not. au Kremlin-Bicêtre.
2 IMMEUBLES à **Ivry-sur-Seine**, 133 et 141, r. de Paris, près métro Pierre-Curie. Dans chacun **un logement libre.** M. à p. : 250.000 et 300.000. Adj. 20 Mai, 15 h. S'ad. Mallet.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

2 km. ÉTRETAT, petit manoir normand XVIe, très bon état, 7 pièces princ., confort., dép. gardien. Cour plantée 1 ha 1/2, potager 3.000 m. avec mur et 300 arbres fruitiers. Jolie campagne. Libre à la vente. Docteur GEORGES, 1, rue Mal-Joffre, Le Havre.

ICI Cabinets RICARD TOULOUSE
Le plus beau Café-Brasserie de Toulouse jamais vendu. — Magnif. situa., splend. instal. Matériel très imp. 15 millions. Excl. Cabinets **RICARD** 4, place Wilson, TOULOUSE, et 11, av. V.-Hugo, PARIS. 136, rue Ste-Catherine, BORDEAUX.
89, rue de la République, MARSEILLE.

PROPRIÉTÉ SPLENDIDE
état neuf. Agrém. et rapport. **Vue magnif. vallée CREUSE.** 18 pces, tout conf. Piscine, garag., communs, 20 ha., dont 15 près bord Creuse. **LIBRE.**
DOURY **53, r. LA FAYETTE, PARIS.** TRUDAINE : 20-95.

A VENDRE 80 km. PARIS
Charmante PROPRIÉTÉ
en parfait état
8 pièces pples. Tout gd confort.
MAISON de gard. et nombr. DÉPEND.
3 ha. - Potager - Verger - Bois - Rivière.
LIBRE A LA VENTE
Pour photos et renseignements, voir :
Mme MEYER-SABATIÉ
9, rue St-Florentin - Paris
OPÉRA : 39-91

LES ARTS APPLIQUÉS A LA LUMIÈRE

"SABINO"

LE LUMINAIRE DÉCORATIF DE QUALITÉ ET SES COMPLÉMENTS

ÉTUDES - CRÉATIONS - ESSAIS

PRÉSENTATION PERMANENTE

17, RUE St-GILLES - PARIS-3e - ARC. 37-96

HOTELS et VILLÉGIATURES

PARIS
HL LOUVOIS 200 ch. av. bain
1, r. Lulli (sq. Louvois) - **PARIS** (2e)

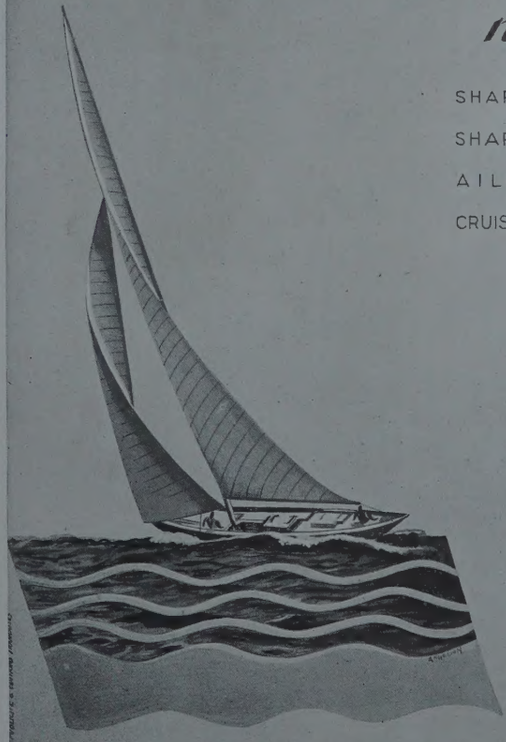
BRETAGNE
(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer, plein midi. Près du Casino. 1er ordre. Bains de la chambre.

PYRÉNÉES
SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC
CCC
Sur un imperméable
C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann Paris

Etudes et constructions navales

SHARPIES de 9 m2
SHARPIES de 11 m2
AILES
CRUISALERS "Passe-Partout"



M. BENOIT

24, RUE LOUIS BLANC, MALAKOFF (SEINE) — ALÉSIA 06-87

JUN 19 1947

L'EAU DE COLOGNE 90°

Etiquette Bleue

EST INIMITABLE

D'ORSAY

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur nº 33.